

395.0971

I5983p

1910



Bibliothèque Nationale du Québec

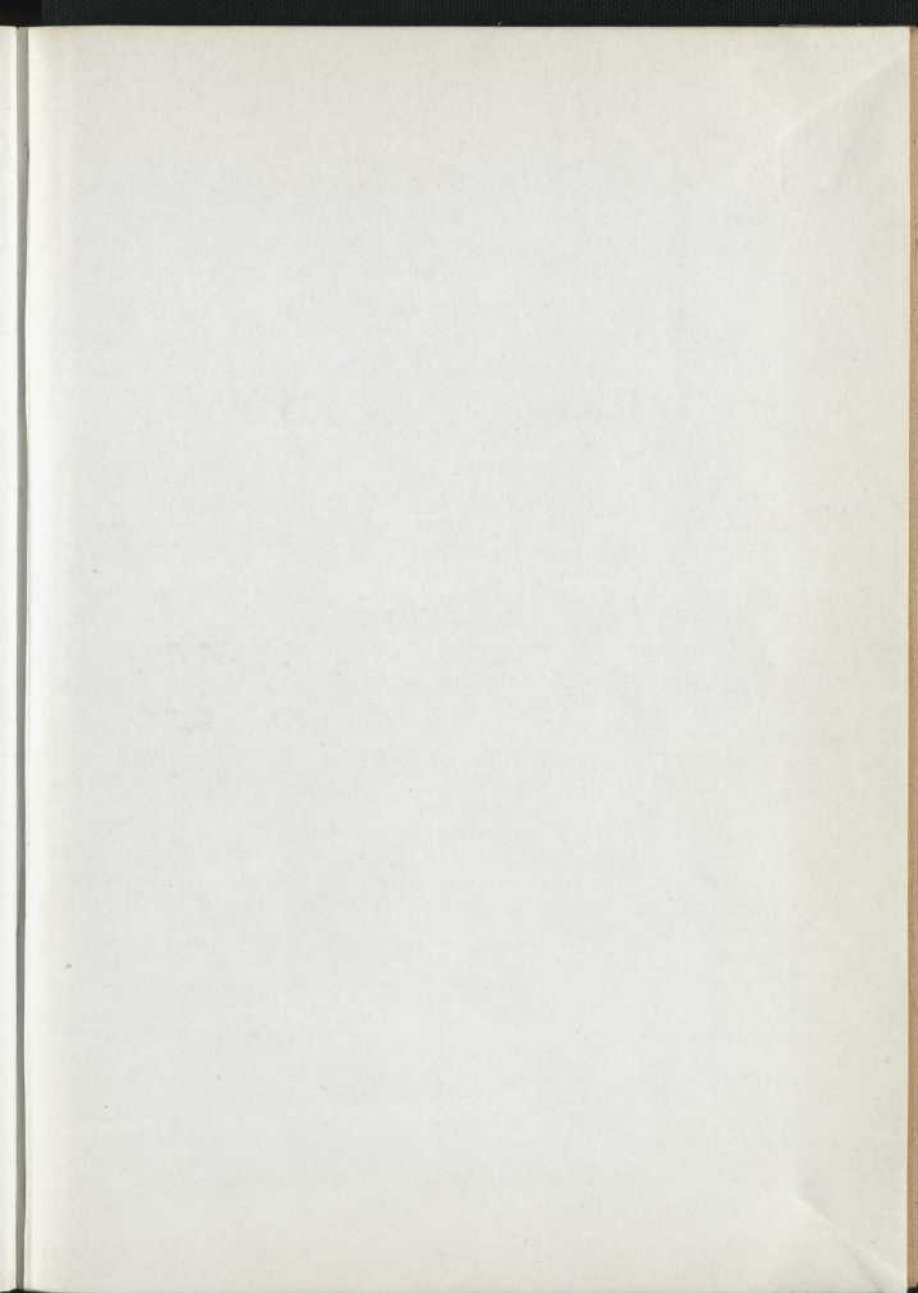


PLATE 100

PLATE 101

PLATE 102

PLATE 103

PLATE 104

PLATE 105

PLATE 106

nd
65 ml

"POLITESSE CANADIENNE"

par

UNE INSTITUTRICE DE

"CHEZ NOUS"

7
8
12



395.097/
I 5983 p
1910

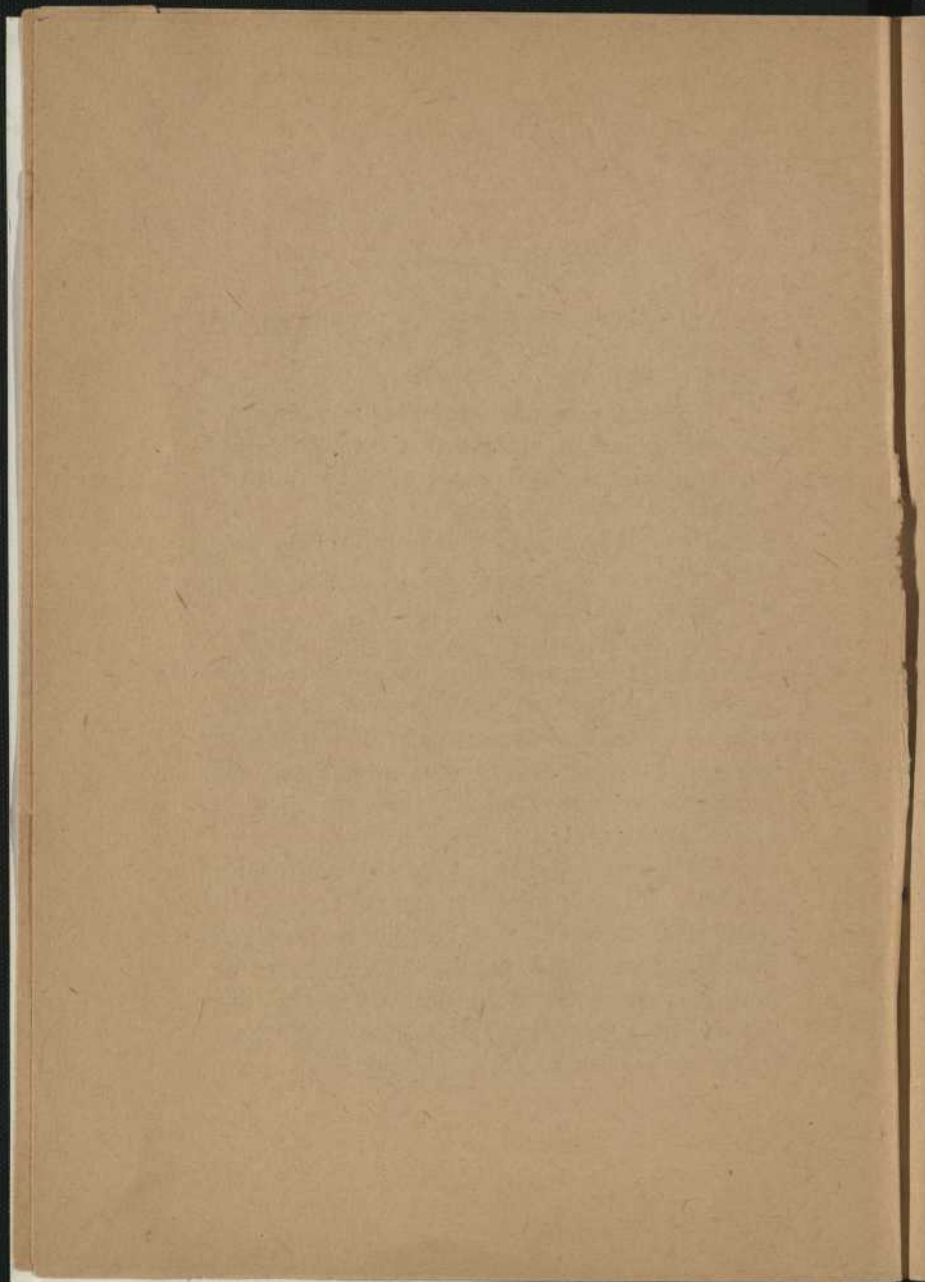
AVANT PROPOS

Cet humble et modeste recueil, fait de simples notes, mises à la portée de nos élèves, est offert à la génération nouvelle de notre pays!

Consciente de notre incompétence à toucher un sujet, à la fois si vaste et si délicat, maintes fois traité de mains de maîtres, nous vous présentons "*Politesse Canadienne*", court et fidèle résumé des coutumes et usages du Canada-Français, toujours inséparables de la plus généreuse et élégante courtoisie.

De vrais manuels de bienséances, traités de politesse ou d'étiquette pourront vous renseigner de façon plus précise, dans un style plus élevé, vêtu avec plus de coquetterie et d'élégance, sur les grands principes fondamentaux; ici, sans recherche et sans apprêt, vous trouverez les usages pratiques de "*chez nous*".

Ces pages contiennent bien des surcharges et des redites, et rien de nouveau..... des glanures seulement..... cueillies en un champ fertile. Nous vous offrons la gerbe entière, avec nos vœux les plus sincères pour la fidèle conservation de nos belles et nobles coutumes, et de nos pieuses traditions nationales.



LA POLITESSE

Ce simple mot de politesse possède en lui, une influence magnétique, irrésistible, devant laquelle on s'incline avec une respectueuse admiration.

“Guide plein de sagesse, pilote sûr et indispensable” 1°, la politesse fait éviter bien des écueils sur les flots changeants de la mer du monde.

“Charme principal de toutes relations sociales, elle contribue à rendre, tous ceux avec qui nous sommes en rapports, contents d'eux-mêmes et de nous” 2°.

Elle a la mission sublime de faire des heureux !

Elle porte, avec elle, un cachet d'indéfinissable suavité, délicat parfum de vertu, qu'il fait bon respirer sur la route de la vie !

(1). A. de la F. (2). Mgr Th. G. R.

Maints auteurs lui ont donné les noms les plus beaux, les définitions les plus hautes, et tout ont unanimement reconnu sa pratique indispensable à tout individu, de tout âge et de toutes conditions.

“Monnaie destinée à enrichir, non celui qui la reçoit, mais celui qui la dépense”. 3°, elle a cours dans tous les pays et est à la portée de chacun.

Elle joue dans la société un rôle si important, que sans elle, il ne saurait y avoir de vraie vie possible.

La politesse, qu'on appelle la bonté complaisante et aimable, a été appelée par quelques uns: “une demi-virtu”, et surnommée par d'autres: “La vertu des mondains”. Elle est pratique de vertu, pour tous, puisqu'elle est toute faite d'actes méritoires et bons. Pratique de vertu par les exigences qu'elle réclame, par le bien qu'elle procure.

Elle comprend le respect de soi-même et des autres, les droits et les égards dus à chacun. Avec elle, c'est l'ordre et la paix; sous sa dépendance, tout serait harmonie parfaite au sein de l'humanité.

(3). Proverbe persan.

A la base de tous rapports, de toutes relations, elle fait la joie des foyers, le bonheur des individus. Elle met un frein aux passions, tue l'égoïsme, et favorise le dévouement.

Fille ou soeur de la charité, dont elle est une admirable extension, la politesse a des secrets de support, d'aimables conventions, de vertueuses condescendances.

En effet mettre son bonheur à faire celui des autres, ne va pas sans sacrifices, sans renoncements..... Il faut de la douceur, de la bienveillance, de la bonté!

Être poli, c'est être bon, charitable, indulgent!..... C'est savoir recevoir une injure sans s'irriter..... c'est savoir pardonner, oublier!..... c'est s'oublier soi-même, se gêner pour plaire aux autres; être dévoué, compatissant, ingénieux à rendre service, même à ceux qui nous ont fait quelque tort ou quelque mal. C'est la plus noble des vengeances, la seule permise!

Être poli c'est l'expression d'une âme loyale et haute, d'un coeur noble et bon, d'un esprit sain et droit, d'une éducation parfaite!

LA DISTINCTION

Soyez distingués! "Soyons distingués," disait le Bon Père de Ravignan, à son frère, quand ils allaient dans le monde. Soyez distingués!..... Rien de vulgaire chez vous, dans vos manières, vos gestes, votre attitude! Soyez distingués!..... Soyez fiers de votre dignité de chrétien, de citoyen honnête. Noblesse oblige! Conformez-y votre conduite!

Se distinguer ne veut pas dire se singulariser. La distinction n'a rien de commun avec l'orgueil, la fatuité, le pédantisme et la prétention. Au contraire, elle est pleine d'humilité vraie de simplicité charmante. Ennemie du faste et de l'apparat, elle consiste bien plus à passer inaperçu qu'à attirer l'attention.

La distinction réside dans les belles manières dont la toute-puissance est souveraine. Elle se révèle dans l'ensemble des petits détails. On a dit; "A la manière qu'un individu mange"

un oeuf à la coque, on peut juger à quelle classe de la société il appartient ;" c'est dire que la manière dont on fait les plus petites choses, donne la note de l'éducation. Plus l'éducation est soignée, plus ses manifestations sont exquises et douces.

Une personne distinguée observe mieux que toute autre les lois et les exigences de la politesse. Elle a de bonnes manières, des procédés délicats, des attentions prévenantes. Elle s'applique à ne gêner personne. Elle a une réserve pleine de dignité, qui lui fait choisir ses relations avec soin. "Ami de tout le monde, familier de personne", dit le proverbe. Une réserve digne, qui impose respect et confiance ; réserve digne, sans froideur ni affectation belle aisance de manières et de maintien.

L'ÉTIQUETTE

On entend par étiquette l'ensemble des lois rigoureuses de la politesse. Il y a des lois générales, fondamentales et invariables, auxquelles on ne peut se soustraire nulle part. D'autres, que l'on nomme coutumes et usages, varient et sont particulières à certains pays, à certaines localités. Elles ont un caractère "national", "local". La race imprime son génie, le milieu impose son influence!"

De là, la nécessité de bien connaître et de se conformer aux usages du pays que l'on habite. Une personne de bonne éducation ne s'impose jamais; mais se conforme à l'ordre établi. Étudions nos belles coutumes canadiennes; mettons-les en pratique.

"Chez gens de foi
Coutume fait loi."

SAVOIR-VIVRE, SAVOIR-FAIRE

Savoir vivre, c'est savoir user de la vie, de ses facultés, de ses biens.

Savoir faire, c'est savoir se comporter dans les diverses circonstances de la vie.

Savoir vivre et savoir faire c'est prouver que l'on a reçu une bonne et solide éducation.

L'homme ne vaut que par son éducation. Il peut y avoir certaines lacunes dans son instruction; l'éducation rachète tout.

On peut être bien pauvre et avoir une éducation supérieure! On peut avoir de grands biens et être un mal-appris! On peut avoir de l'instruction, de la science même, et n'avoir ni tact, ni éducation!

On rencontre des gens distingués à tous les degrés de l'échelle sociale, où, hélas! aussi, tous les mal-appris sont assis!

Une personne qui a du savoir-vivre sait non-seulement parler et agir, elle sait . . . re-écouter. Elle sait, à l'occasion, reconnaître, apprécier et faire valoir les qualités et le mérite des autres. Elle a du tact, du discernement.

Aucun manuel de bienséances, si complet qu'il soit, ne pourra jamais vous renseigner en tous points. Il y a toujours, dans la vie, une infinité de petits détails, de circonstances particulières, où il faut user de son jugement personnel. C'est le tact qui fait alors prendre la décision qu'il convient.

À L'ÉGLISE

En arrivant dans une localité, dans une maison, la première chose à faire, est d'aller rendre ses hommages au plus haut dignitaire de l'endroit. Entrons à l'église; c'est notre première visite à faire.

Saluer le Bon Dieu
C'est le Maître du lieu."

.....
.....
"Qui dit vrai canadien
Dit aussi bon chrétien."

L'église, c'est la maison de Dieu! la porte du ciel! C'est le temple de la prière! La plus somptueuse demeure, le plus riche palais de l'univers, ne valent pas la plus pauvre petite église, qui est la résidence du Monarque Immortel, le Souverain Seigneur, le Roi des rois! Il faut donc y être irréprochable, de tenue, d'attitude et de dignité.

Dans une autre partie, nous causerons plus longuement du mot toilette, nous en parlerons ici, brièvement, comme tenue respectueuse.

La pauvreté des habits n'est jamais une raison de manquer l'office divin; mais des vêtements propres et modestes sont de rigueur pour paraître à la cour du Roi du ciel. Une élégante simplicité de bon goût, une certaine recherche n'y est pas déplacée; mais pas d'excentricités, de toilettes tapageuses; c'est inconvenant! Elles rendent ridicule d'abord, et détournent l'attention des fidèles, qui sont venus à l'église pour prier Dieu, rendre leurs hommages à la Majesté Suprême.

Il semble bien inutile d'insister sur une mise modeste pour paraître dans le saint lieu, assister à la célébration des divins mystères, et recevoir les sacrements. Nos Canadiennes ont trop de vertu, d'honneur, de bon goût, et de simple bon sens, pour s'y présenter vêtues en marionnettes..... avec des tissus transparents....., écourtées, décolletées et les bras nus!.....

De tels vêtements, qui ne sont de mise nulle part, dans la bonne société, chez des gens de bonnes moeurs, à plus forte raison, ne sauraient être tolérés, dans nos églises, en présence du

Dieu trois fois saint. Ce serait la pire, la plus inqualifiable des inconvenances..... un scandale!.....

Aussi, cela ne se fait pas chez nous! Si par hasard, vous voyez des personnes, que le caprice des modes infâmes et malséantes aurait asservies, qui osent pénétrer dans l'église, avec une mise inconvenante, alors, pensez, charitablement, que ce sont des touristes incroyants qui visitent le pays.

On entre dans l'église respectueux et recueilli, sans regarder ni saluer personne, par respect pour le Maître qui doit absorber toute notre attention.

Une femme n'entre jamais dans une église, ou chapelle, sans avoir la tête recouverte, au moins d'un voile.

On prend de l'eau bénite et on forme sur soi le signe de la croix.

On présente ordinairement de l'eau bénite à la personne que l'on accompagne à l'église. L'inférieur en offre à son supérieur, un monsieur à une dame, un enfant à sa mère, etc.....

La génuflexion se fait (  moins d'infirmité) en ployant le genou droit jusqu'à terre.

La génuflexion est un acte d'adoration, un acte de foi, à la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ au Saint Tabernacle. On la fait en passant devant le mètre-autel où le Saint Sacrement est réservé et non   un autel latéral ou devant une statue quelconque.

En entrant dans une  glise, et avant d'en sortir, on fait toujours la génuflexion.

La prostration, ou génuflexion à deux genoux, se fait quand le Saint Sacrement est exposé, pendant le salut, au moment de l'élévation pendant la sainte messe, ou encore pendant la distribution de la Sainte Communion.

En entrant à l' glise, l'homme précède la femme dans l'allée; devant le banc qu'ils doivent occuper, il s'efface pour la laisser passer.

Quand une femme entre ou sort d'un banc, où il se trouve un monsieur, celui-ci s'empresse de sortir dans l'allée, afin de livrer passage à sa compagne; puis, il reprend sa place.

Au sortir de l' glise, c'est la femme qui précède son compagnon.

La place d'honneur est au fond du banc. On l'offre aux visiteurs, aux personnes âgées ou supérieures. Les Messieurs font cette politesse aux dames.

En faisant la quête, on ne fait pas de génuflexion en changeant d'allée, si ce n'est en passant devant l'autel qui contient les Saintes Espèces.

A la quête, l'offrande ou le refus doit être accompagné d'une légère inclination de tête. L'offrande doit être mise discrètement.

Un Monsieur peut offrir de l'argent à sa compagne, pour la quête; mais d'ordinaire, celle-ci a soin de se munir de quelques pièces de monnaie, afin de faire elle-même son offrande.

Un Monsieur qui accompagne une dame à l'église doit lui payer sa place de banc s'il y a lieu.

A genoux, debout ou assis, que votre maintien soit respectueux et irréprochable. Rien qui sente la nonchalance, le laisser-aller.

Il faut se tenir droit! Si l'on est debout, que ce soit sur ses deux pieds, et sans s'appuyer à la colonne voisine.

A genoux, on s'appuie au prie-Dieu, mais on se tient bien, quand même. Si l'infirmité, la maladie ou une trop grande fatigue, ne permet pas de rester agenouillé convenablement, il vaut mieux s'asseoir. Il n'est jamais permis de se mal tenir.

Assis, il faut encore se tenir droit. On le ferait en présence d'un prince, d'un personnage de distinction, et comme on manque facilement d'égards envers le Bon Dieu!.....

Dans l'église, il faut éviter le moindre bruit; tout ce qui peut distraire ou gêner les autres. Éviter, autant que possible, de tousser, d'éternuer (surtout pendant le sermon).

Il serait de la plus grande impolitesse de bâiller, de consulter sa montre, de témoigner son impatience de quelque manière, en présence d'un prédicateur. Il nous apporte la parole de Dieu, nous lui devons tout notre respect et une attention soutenue.

Il faut encore éviter de faire du bruit avec son chapelet, de le réciter haut, de lire à mi-voix, de jeter le petit banc par terre, de laisser tomber son livre, etc, etc.....

Inutile de répéter ici, ce que l'on dit au tout-petit enfant, qui entre à l'église, pour la première fois : qu'il ne faut pas tourner sa tête à droite et à gauche ; ne jamais parler et rire.

On doit faire l'impossible pour se rendre à l'église avant le commencement des offices et n'en sortir que quand ils sont finis ; de même qu'on se ferait un devoir de se rendre à l'heure fixée, pour l'audience d'un grand personnage, et que l'on se garderait bien de partir quand il nous parle encore. Arriver en retard indique de la négligence et un manque de foi.

On doit se lever dès qu'apparaît le célébrant. Debout encore à son départ, jusqu'à ce qu'il soit hors de vue.

S'il s'agit d'un évêque, on se lève à son entrée ; on s'agenouille s'il donne la bénédiction.

A l'église, comme ailleurs, il faut éviter de se singulariser. On suit attentivement chaque partie des offices, se levant, s'asseyant ou se mettant à genoux, en même temps que les autres.

Quand l'assistance est nombreuse, règle générale, les hommes communient avant les femmes.

On avance à la Table Sainte, l'un derrière l'autre, en ligne simple, et non deux à deux. Dans les rencontres chacun passe à droite.

Dans certaines églises, il est d'usage de se rendre à la balustrade par le milieu de l'église et de retourner à sa place par une des petites allées (ou vice-versa) ce qui facilite la circulation et évite l'encombrement.

Le même ordre s'observe ordinairement pour la réception des Cendres, la vénération de la Croix ou d'une relique.

Étant peu nombreux pour recevoir la Sainte Communion, il vaut mieux se grouper au milieu de la balustrade afin de ne pas obliger le prêtre à parcourir une trop longue distance.

En quittant la Sainte Table, la génuflexion se fait à un seul genou, même si le Saint Sacrement est exposé. Autrement, cela gênerait la circulation, et du moment qu'une chose devient nuisible ou gênante pour les autres, par le fait même, elle est déplacée et n'a plus sa raison d'être.

On ne fait pas le signe de la Croix avant de quitter la Sainte Table, excepté les derniers, s'ils s'y trouvent encore quand le prêtre donne la bénédiction.

La réception du sacrement de pénitence est un des actes les plus importants de la vie chrétienne; il faut donc s'y comporter avec tout le sérieux que demande une aussi sainte action, et y observer la plus parfaite bienséance.

Ici encore, il faut éviter le moindre bruit; tout ce qui pourrait troubler la paix, le bon ordre.

Ne pas se tenir trop près du confessionnal, ce qui serait une gêne pour les pénitents, un ennui pour le confesseur, et une grave impolitesse et un manque d'éducation pour ceux qui se le permettent.

Il faut attendre patiemment son tour, sans chercher à passer devant ceux qui sont avant nous. A plus forte raison, ne faut-il pas, à bien dire, aller se battre à la porte du confessionnal, se bousculer, rejeter les autres en arrière, pour prendre leur place.

C'est, au contraire, une délicatesse très appréciable de savoir, à l'occasion, donner son tour à une personne que l'on sait être dans l'impossibilité d'attendre, à un infirme, à une personne âgée ou malade.

LA FAMILLE

De nos temps enfièvrés, où tout se modernise et s'amointrit, cette fatalité semble avoir pénétré, même, jusqu'au sanctuaire béni de la famille. Pour beaucoup hélas! ce n'est plus ce doux paradis de l'union fraternelle, où il fait bon vivre en s'aimant, unis par les liens des plus pures et des plus saintes affections!.....

On déserte en grand nombre, le plus souvent sans raison le temple de la vie familiale, "la maison paternelle", "le chez nous", que rien ne remplace, nulle part!.....

L'esprit de famille diminue!.....

Fasciné par le mirage extérieur, l'attrait du plaisir ou d'une vie plus facile, en vain on court au loin à la recherche du bonheur, qu'on eût plus aisément trouvé "chez soi", si on avait su en apprécier la valeur et les charmes.

Grâce à Dieu! ce déplorable état de choses n'existe chez nous, que dans les cas isolés, exceptionnels! On est resté fidèle à la foi des aïeux, aux traditions anciennes; et c'est à juste titre

qu'on loue l'atmosphère paisible, la douce et joyeuse harmonie de nos foyers canadiens!

Le Père est, non pas un tyran, mais un chef aimé, vénéré, respecté et obéi. Son autorité ferme est douce et bienveillante. Ses désirs sont des ordres et son approbation la plus grande récompense.

La Mère est, à la fois, l'ange et la reine du foyer. Comme la femme forte de l'Évangile, on la trouve sans cesse occupée du bien-être et du bonheur des siens. Elle joint au charme qui attire, la grâce qui retient; et tous se sentent heureux de vivre auprès d'elle. "Une vraie Mère", ne se remplace jamais!.....

Il vient un temps, sans doute, où les enfants doivent se fixer dans la vie; les membres d'une même famille ne sauraient vivre toujours sous un même toit; mais alors, comme ils restent unis entre eux! Éloignés, ils s'écrivent souvent, et les joies du revoir sont pour eux d'un charme infini!

Du petit royaume de la maison paternelle, chacun reste et aime à se dire un loyal et fidèle sujet.

LES PARENTS

Les rapports d'un mari avec sa femme sont toujours empreints de profonde et respectueuse tendresse, de douce cordialité, de constantes prévenances. Il se souvient qu'il l'a choisie pour compagne et non pour esclave; qu'il est son protecteur et son soutien, qu'il est tenu de lui rendre la vie agréable et facile, autant qu'il est en son pouvoir.

La femme, de son côté, témoigne de la délicatesse de ses sentiments envers son mari, en l'entourant d'égards, de prévenances et d'attentions. Elle s'applique à tenir sa maison de telle sorte, qu'il s'y plaise mieux que partout ailleurs; qu'il y trouve toujours les enfants bien lavés et proprement vêtus; des repas bien apprêtés. Que l'atmosphère calme et reposante du foyer lui fasse oublier le tracas des affaires, les durs labeurs du travail, et allège ses lourds soucis de chef de famille nombreuse. Qu'il se sente bien chez lui, qu'il puisse mettre son bonheur et sa joie à se trouver au milieu des siens.

Jamais de contestations entre mari et femme, surtout en présence des enfants et des domestiques.

Pas de critiques de la femme envers son époux, du mari envers son épouse. L'harmonie, la belle entente sont avec le bon exemple, ce qui contribue le plus à la bonne éducation des familles.

L'autorité des parents doit être ferme, tempérée de douceur, de bienveillance, de bonté. "Autorité tendre, de sorte que, tout en les aimant, en les respectant, les enfants soient à l'aise avec eux" (1). Rien de plus pénible qu'une pauvre femme qui craint son mari, des enfants qui ont peur de leur père!!

Pères et mères veillent avec soin à ce que leurs enfants observent entre eux les règles de la politesse et du savoir-vivre. La famille, c'est le monde en petit; on s'y prépare pour les luttes et les combats de la vie. C'est là, que se façonnent les âmes, que se forment les caractères.

(1). Mgr Th. G. R.

LES ENFANTS

L'enfant est respectueux et soumis envers ses parents et ne manque aucune occasion de leur témoigner son affection.

Un enfant bien né ne peut souffrir que l'on dise du mal de ses parents, qu'on les tourne en ridicule, etc.....

Un enfant qui rougit de ses parents, de leur pauvreté, de leur manque d'éducation, ou autre chose, prouve qu'il manque totalement de cœur et de savoir-vivre. On n'a pour lui que du mépris.

L'assistance aux parents, surtout quand ils sont devenus vieux, malades ou infirmes, est un devoir sacré, une tâche d'honneur, pour un enfant. Les vieux parents, que de grâces, de bénédictions, leur présence n'attire-t-elle pas sur nos foyers!

LE SAVOIR-FAIRE DES TOUT-PETITS

Voyez-vous, là-bas, ce petit bambin qui vient de sortir de la grosse maison de brique rouge à côté de l'église? Il a cinq ou six ans, pas plus; et il revient de l'école. Regardez-le.....

En passant devant l'église, il enlève sa coiffure et fait un beau salut.

Sur la rue, ils ne s'amuse pas, parce que sa maman et sa maîtresse le lui ont défendu.

Quand il rencontre des personnes de sa connaissance, il soulève son chapeau et dit : "Bonjour Monsieur. Bonjour Madame."

S'il rencontre un vieillard, il s'incline plus profondément, parce qu'on lui a appris à respecter les personnes âgées.

S'il voit venir Monsieur le Curé, il enlève tout à fait sa coiffure, et fait son salut le plus respectueux et le plus beau; et cela, pas seulement parce qu'il sait que Monsieur le Curé est bon, qu'il aime bien les enfants; pas non plus simplement parce qu'on lui a recommandé de le faire; non, il sait plus encore, on lui a dit que, "le prêtre c'est le représentant du Bon Dieu", voilà!

Notre bambin arrive à la maison; entrons avec lui. Voyez comme il a du savoir-faire déjà.

Avant d'entrer, il s'assure que ses chaussures sont propres pour ne pas salir le plancher.

Si la boue s'est attachée à ses caoutchoucs, il a soin de les enlever.

En entrant, il enlève son chapeau.

Si sa maman se trouve dans l'appartement, il dit: "Bonjour maman", et de même aux autres personnes.

Il met de suite ses livres et ses habits à leur place respective.

Il court embrasser sa petite sœur, encore au berceau; il voudrait bien la prendre, l'emporter avec lui, pour jouer; mais comme sa maman dit que ces sortes de poupées sont bien fragiles et qu'il ne veut ni la briser ni la casser, il s'éloigne, à regret, mais sans pleurer; car il a appris à toujours obéir simplement.

Quand il demande quelque chose, c'est toujours: Voulez-vous?..... S'il vous plaît? Et non pas: Je veux ceci, je veux cela.

Il sait que l'on donne, et que l'on reçoit toujours un objet de la main droite.

Quand on lui accorde une faveur ou qu'on lui donne quelque chose, il dit toujours: "Merci."

Si on lui parle, il répond: Oui Monsieur, oui Madame; et jamais un oui ou un non tout sec.

Au jeu, avec ses petits camarades, il cède volontiers une place qu'il aime ou son jouet favori.

S'il reçoit des bonbons ou quelques friandises, il s'empresse d'en offrir aux autres et ne se sert que le dernier.

Il est propre de ses habits; sa figure et ses mains sont toujours nettes.

Il sait qu'il ne doit pas mettre ses doigts dans son nez, ni dans sa bouche.

Qu'il faut ouvrir et fermer doucement les portes.

Que s'il passe par une porte, auparavant fermée, il doit la fermer aussi.

Qu'il ne faut pas trainer les chaises sur le plancher, etc, etc.

Comme il est gentil ce petit enfant, me direz-vous, comme il est fin! Ses parents en sont heureux et tout le monde l'aime! Où donc a-t-il puisé le secret de tant de charmes?

Oui, en effet, ils sont bien gentils, les petits enfants de "chez nous"! A la grâce, à la candeur de l'enfance, ils joignent la bonne éducation reçue au sein de la famille.

LE JEUNE HOMME POLI

Comme ils sont beaux ces jeunes adolescents, au cœur vertueux et bon, qui s'en vont dans la vie, joyeux et confiants, le regard fixé vers le ciel !

Respectueux des droits et des égards dus à chacun, ils sont aimés de tous.

Ils sont polis, ils feront leur chemin dans la vie !

La politesse se pratique tout d'abord au sein de la famille.

Le jeune homme s'y montre pour tous, aimable et complaisant, affectueux et bon ! Pas de querelles entre gens bien élevés ! Pas de jalousies ! sentiments indignes et funestes qui séparent même frères et sœurs.

Les frères sont les protecteurs naturels de leurs sœurs ; ils doivent se montrer pleins d'égards et de bonté pour elles.

Entre frères et sœurs il ne s'agit plus ni de cérémonie ni d'étiquette ; mais tout simplement de prévenance, de bonté, de bienveillance.

Vos frères sont les premiers amis de votre existence, "choisis par Dieu Lui-même."

Un bon frère est généreux et indulgent. Il excuse les défauts de ses frères et sœurs et sait au besoin prendre leur défense. Il est complaisant, cherche à se rendre utile, sans que l'intimité ne dégénère en grossière familiarité.

Les frères usent à l'égard de leurs sœurs d'une politesse plus délicate; ils n'ont avec elles que des manières douces et affables. Prévenants et attentifs à leurs besoins, ils sont pour elles non seulement des amis dévoués, mais encore des protecteurs et des consolateurs.

Si les amis que la nature nous a donnés nous sont indifférents, combien il est difficile de supposer qu'on puisse en trouver parmi les étrangers.

"Attachez-vous à vos frères, parce que vous avez fleuri sur la même tige; attachez-vous à votre ami, parce qu'il est votre compagnon de voyage sur le chemin de la vie" (1)

(1). Chs Ste Foy.

LA JEUNE FILLE AIMABLE

La jeune fille aimable est à la maison paternelle, ce qu'est la fleur à nos parterres, le plus bel ornement, par sa grâce personnelle, le charme de ses qualités naturelles ou acquises, sa distinction parfaite!

Sa gaieté en est le clair rayon de soleil! Autant cigale qu'abeille, c'est elle qui égaye le logis tout en secondant sa mère dans l'accomplissement de ses multiples devoirs de maîtresse de maison.

Plus que tout autre, elle est ingénieuse à plaire et son cœur affectueux et bon, lui en fournit de nombreux moyens.

D'un dévouement joyeux et sans égal, elle sait se gêner, s'oublier pour les autres..... elle a des délicatesses exquises et raffinées..... des sacrifices ignorés..... mais féconds.

Fidèle à tous ses devoirs, la jeune fille aimable excelle encore dans la pratique de la piété filiale. Auprès de sa mère, elle est une

aide empressée, une petite amie pleine de tendresse affectueuse et dévouée. Elle en est aussi parfois, la confidente, la consolatrice !.....

De son côté, elle sait que sa mère est sa meilleure et plus fidèle amie, sa confidente naturelle. Aussi, quelle confiance absolue, quel abandon touchant dans ces entretiens, ces doux épanchements d'une âme de jeune fille dans celle de sa mère !.....

Pour son père, elle est pleine de déférence respectueuse et de filiale soumission. Affectueuse et confiante, caline par moments, elle sait mille manières de lui être agréable. Elle sait s'attirer ses bonnes grâces et nul ne sait mieux qu'elle en obtenir une faveur. Petite fée mystérieuse, elle a un pouvoir irrésistible sur le cœur paternel, et elle sait en user pour le bien de chacun. Que de fois ne la voit-on pas, jouant le rôle de médiatrice conciliante au sein de la famille !

Compagne, amie dévouée de ses frères, elle possède une infinité de petits secrets pour leur être utile et leur faire plaisir. Elle sait consoler leurs chagrins, adoucir leurs peines, embellir leurs joies, encourager leurs efforts, for-

tifier leurs espérances ! Elle sait, pour eux, excuser un méfait, fléchir le juste courroux d'un père, et gagner l'indulgence maternelle !

De quel secours, ne leur est-elle pas, même parfois au point de vue religieux ? Combien de jeunes gens ne devront qu'à l'influence discrète d'une petite sœur, d'être restés fidèles à leurs devoirs de chrétien !

O douceur et puissance de l'amour fraternel, tu peux tout vaincre, et faire violence au Ciel Lui-même !

LE VRAI MONSIEUR

Le vrai Monsieur observe en tous points les règles de la politesse. Il est respectueux envers ses supérieurs; simple et cordial avec ses égaux; doux et ferme pour ses domestiques; bon pour tous.

Ses rapports sont empreints de franchise et de droiture. Ferme dans ses résolutions, constant dans ses affections, d'une sage discrétion, d'une aimable condescendance, affable, empressé à rendre service, il s'attire le respect, la confiance et l'estime de tout le monde.

Il sait vivre, il sait agir!

Dans la famille, il est plein de prévenances et d'attention. La tendresse filiale, le dévouement et l'affection fraternelle prennent, chez lui, les teintes les plus délicates, les nuances les plus douces.

Un Monsieur a-t-il à s'entretenir avec une femme, il le fait toujours en termes polis et respectueux, fut-elle de la plus humble condition.

Il est maints égards et petits services qu'un homme bien élevé peut et doit rendre à une femme, ce qu'il fait toujours spontanément.

Un vrai Monsieur ne se permet jamais de propos railleurs et malveillants, de plaisanteries sur le compte d'une femme.

Le rang, la fortune ne remplacent jamais la distinction, le savoir-vivre et le simple bon sens.

La politesse d'un vrai Monsieur, dit A. de la Fère, ne se borne pas à la vie familiale et à ses rapports de salon. Il a aussi des rapports avec les commerçants, les gens d'affaires, les inconnus. Tous ont droit à des égards. Rien de moins agréable en ces circonstances, qu'un manque d'amabilité, qui semble affecter la hauteur et le dédain, et qui, au fond, est la marque d'une éducation fausse.

MAÎTRESSE DE MAISON

C'est un rôle assez compliqué et bien difficile à jouer que celui d'une vraie maîtresse de maison. Ce qu'il en faut du tact et du savoir-faire !..... Que de susceptibilités à ménager, de nécontentements à éviter !

Que de peine, il faut parfois s'imposer pour essayer seulement de satisfaire les autres !

Une maîtresse de maison doit, tout d'abord, être maîtresse d'elle-même. Elle ne fait supporter à personne l'effet de sa mauvaise humeur ou la surexcitation de ses nerfs.

Il est très important qu'une maîtresse de maison sache, par elle-même, en quoi consiste la tenue d'une maison ; elle sait alors commander avec plus d'à-propos, apprécier les choses à leur valeur et arrive à un meilleur résultat en tous points. Les revers sont fréquents dans la vie ! Obligée de se servir elle-même, serait bien embarrassée, celle qui aurait toujours dépendu du dévouement et de l'habileté des autres !

La maîtresse de maison aime à surveiller et à mettre la main au pot-au-feu. Qui sait, si un jour, une visite imprévue n'arrivera pas juste au moment où la bonne sera malade ou absente? Madame saura alors se tirer joyeusement d'embarras: elle n'aura pas la honte de voir son mari obligé d'emmener ses amis dîner à l'hôtel ou au restaurant, parce que, celle qu'il a choisie pour femme, et qui joue admirablement le rôle de poupée amusante au salon, les ferait tous mourir d'inanition, ne sachant pas préparer le repas.

Elle sait aussi que les petites douceurs et friandises, préparées à la maison, sont infiniment plus appréciées que toutes les sucreries des confiseurs en vogue. Chacun y trouve des saveurs douces d'exquise amitié..... "Fait à la maison!" en tout, c'est la meilleure marque, la plus recherchée.

Une femme, de quelque condition qu'elle soit, est toujours propre et digne dans sa tenue. Ses vêtements d'intérieur diffèrent de ceux de sortie, mais sont toujours irréprochables de décence et de modestie.

C'est bien chez elle, dans l'intérieur de sa maison, que la femme a le plus de charmes réels, au milieu des siens ! À qui, en effet, doit-elle de se montrer le plus aimable, si ce n'est pour son mari, pour ses enfants ? Pour qui se pare-t-elle ? si ce n'est pour eux, qui la trouvant si bonne, la voudraient conserver toujours aussi jeune, aussi jolie !

BELLE-MÈRE ET BELLE-FILLE

La belle-fille (bru) doit témoigner aux parents de son mari les mêmes égards qu'à son père et à sa mère. Respect, affection, assistance. Combien, hélas ! l'oublie ! Un jour, la belle-fille deviendra belle-mère, les rôles changent !

À la belle-mère, seconde femme d'un père, les enfants doivent aussi les mêmes égards, la même soumission qu'à leur vraie mère.

LES SUPÉRIEURS

Tous ceux qui sont placés au-dessus de nous, sur les degrés de l'échelle sociale, par leurs fonctions, leur âge ou leur condition, sont nos supérieurs.

À tous, nous devons une respectueuse déférence : à un grand nombre, nous devons, en plus, l'obéissance.

Plus la dignité des supérieurs est grande et élevée, plus le respect des subordonnés doit être profond.

Parmi nos supérieurs, au tout premier rang, sont ceux qui ont charge des âmes. Il y a, d'eux aux autres, toute la distance du ciel à la terre, du divin à l'humain.

Si, au lieu d'un simple messager, un monarque puissant envoyait à ses sujets un de ses

représentants directs, un membre de sa cour, un de ses ministres comme ambassadeur, quels seraient alors leurs sentiments et leur conduite?

Cette marque de condescendance si extraordinaire, le Roi du ciel la donne, sur la terre, à tous ses sujets, qui par les divers sentiers de la vie, s'acheminent vers le royaume éternel. Nous avons au milieu de nous, les représentants du Bon Dieu, les prêtres! Ces autres Lui-même à qui Il a conféré la plénitude de ses pouvoirs. Comment les recevons-nous? Comment les traitons-nous?

“Si on avait la foi”, disait le Saint Curé d'Ars, “on verrait Dieu, caché dans le prêtre, comme une lumière sous un verre”. Est-ce toujours ainsi que le prêtre est vu dans le monde? N'est-il pas trop souvent considéré comme un homme?.....

Grâce à Dieu! dans notre beau pays du Canada, où la foi demeure intacte, ardente et vigoureuse, on a conservé le respect du prêtre! On l'estime, on l'honore, on le vénère! On est heureux de sa présence! Et quand il pénètre dans nos foyers, s'associant aux joies, relevant les courages, consolant les deuils..... on

sont encore que c'est Jésus qui passe faisant le bien !.....

Si parfois, vous entendez parler des prêtres d'une manière irrespectueuse et inconsidérée, ne mêlez pas votre voix à ces sortes de conversations. Le ministère sacerdotal est chose sacrée ! Ceux qui l'exercent ont droit à tout notre respect. N'y manquez jamais !

Il n'est pas sur terre de chose plus digne des vengeances du Ciel que de se railler des prêtres, de les mépriser, de les diminuer, de quelque manière, dans l'estime ou la confiance qui leur est due. "Qui mange du prêtre en meurt !" , Cela est terrible ! mais cela est vrai !

Outre le respect, la confiance, nous devons encore à nos Pasteurs, une filiale soumission. C'est à eux que le Maître a dit : "Qui vous écoute, m'écoute". "Qui vous méprise, me méprise".

Honneur ! respect à la vieillesse ! Inclignons-nous devant les vieillards ! Ils nous sont tous supérieurs. Les cheveux blancs sont un

diadème, qui donne droit à tous les honneurs!
le grand âge, un titre, qui exige tous les égards!

Respectons les vieillards! traitons-les avec
déférence. S'ils sont infirmes, témoignons-leur
notre sympathie; soyons attentifs et empressés
à leur venir en aide, à leur rendre de légers ser-
vices. Les vieillards sont très sensibles, et com-
bien ils apprécient la moindre chose faite pour
eux!

D'autres personnes encore nous sont supé-
rieures, soit par leur rang ou les fonctions qu'el-
les remplissent. Envers elles nous pratiquons
la politesse respectueuse et dévouée.

LES DOMESTIQUES

Les domestiques sont des aides; ils ont droit, eux aussi, à certains égards de votre part. Soyez bons pour eux; traitez-les avec douceur, mais aussi avec fermeté. Pas trop de familiarités avec eux; car beaucoup en abuseraient.

Ne soyez ni impérieux ni exigeants. Réclamez d'eux ce qu'ils doivent faire, mais toujours en termes polis. Ils sont vos inférieurs, vous êtes sensés avoir été mieux élevés qu'eux, vous leur devez l'exemple du bien.

“Sachez apprécier, reconnaître leur travail et leurs services, à l'occasion, par une parole bienveillante, un geste affectueux. Exprimez-leur votre satisfaction; cela fait du bien au cœur et relève le courage” (1). N'abusez pas de leur dévouement!

S'il faut les réprimander, faites-le en termes modérés, et si possible, sans témoin. Si vous n'êtes pas satisfaits de leurs services, renvoyez-les; mais ne soyez jamais grossiers avec eux. Les maltraiter serait indigne et barbare!

Quand vous congédiez un domestique, vous devez en justice lui donner des références, sui-

(1). A. de la F.

vant ses qualités, ses aptitudes, etc. Sachez, s'il y a lieu, faire valoir son honnêteté et son dévouement. Cela vous coûtera peu; c'est le moins que vous puissiez faire, et cela l'aidera à se placer ailleurs. Il faudrait qu'une personne soit bien méchante, pour qu'on n'en puisse pas trouver à dire quelque chose de bien.

“Si vous avez un bon domestique, passez-lui bien des petits travers pour le conserver. Les changements sont toujours nuisibles” (2).

Facilitez-leur l'accomplissement de leurs devoirs religieux.

Payez-leur régulièrement le salaire convenu.

Témoignez-leur de la sympathie dans la maladie ou l'épreuve; réjouissez-vous de leur bonheur. Montrez-leur que vous portez intérêt à ce qui les concerne. Plus vous serez bienveillants pour eux, mieux ils vous serviront.

Ne tolérez jamais que vos enfants traitent les domestiques avec impolitesse.

Un bon domestique est chose rare! Veillez à ce que les vôtres soient de mœurs irréprochables; songez qu'ils font partie de votre maison et que vous en avez la responsabilité.

(2). A. de la F.

L'ÉCOLE

L'école, c'est la maison des enfants ! C'est là qu'ils se réunissent nombreux, sous le regard de Dieu et la présidence d'un maître, pour parfaire leur éducation, développer leurs facultés et acquérir un peu de science !

Quelle grande et sublime mission que de former des âmes, de cultiver les qualités morales et intellectuelles, de façonner les caractères, de faire aimer et pratiquer la vertu, d'orienter vers le ciel ceux qui nous sont confiés.

Le premier devoir d'un maître envers ses élèves, nous dirons que c'est celui de l'amour ! S'il n'a pas au cœur le sentiment profond des obligations de sa profession d'instituteur, s'il n'a pas l'amour de l'enfance, le désir de lui faire du bien en se dévouant, s'il n'a pas un idéal plus haut que le mot argent, qu'il abandonne de suite une tâche, à laquelle il s'est cru appelé peut-être, mais pour laquelle il n'est pas fait. Il n'est pas à la hauteur de la position !

Or, pour faire du bien aux enfants, il faut les aimer ;et beaucoup !..... L'enfant a besoin d'affection ! S'il sent que son maître l'aime, il l'aimera aussi ; il se sentira attiré vers lui et lui donnera toute sa confiance.

Le maître accueille toujours ses élèves avec bonté, les traite avec bienveillance, mais avec une distante réserve qui impose le respect. Jamais de familiarités avec eux ! Ce serait un tort irréparable qui diminuerait de beaucoup son autorité.

En classe, le maître est doux et ferme. Il demandera moins, mais une chose commandée sera exigée. Le maître n'a pas seulement la mission d'instituteur, il a encore celle d'éducateur, qui demande infiniment plus de tact et de délicatesse.

Un bon maître se doit tout entier à ses élèves. Il ne néglige rien pour rendre sa classe instructive et attrayante. Un bon maître est un trésor dans lequel on puise sans cesse.

Les élèves doivent à leur maître le même respect et la même soumission qu'à leurs parents.

“Le malheur de bien des élèves est de ne pas voir un ami dans leur maître” (1). Oui, le maître est votre ami; votre meilleur ami, celui que vous portez le plus grand intérêt, qui vous veut le plus de bien! Aimez votre maître! Vos rapports avec lui auront un cachet d’une valeur morale infiniment douce et salubre.

On dit parfois: “Le maître est sévère!” Que cela vous soit une nouvelle preuve de son dévouement et de sa fidélité au devoir. N’est-il pas tenu de dompter votre caractère pour le former? de vous réprimander de vos défauts, de vous aider à les déraciner, pendant qu’il en est temps encore? C’est à ce que vous appelez la sévérité du maître, que vous devrez les meilleurs succès de votre vie.

En classe, au parloir, à la salle d’étude, les élèves doivent avoir un maintien digne et naturel. Prévenants pour leur maître, ils sont empressés à lui rendre service avec discrétion; ouvrir ou fermer une porte, porter ses livres ou cahiers, etc.....

S’il se présente des visiteurs, les élèves les reçoivent avec une amabilité gracieuse et aisée.

(1). A. de la F.

S'ils rencontrent des visiteurs ou professeurs dans la maison, ils saluent gentiment d'une respectueuse inclination de tête.

Quand le maître ou quelque visiteur entre en classe, les élèves se lèvent aussitôt et ne reprennent leurs sièges que si on les y invite, ils ont soin de ne s'asseoir qu'après le maître ou le visiteur.

Les élèves doivent non seulement tenir tout ce qui est à leur usage en bon ordre, mais ils se gardent bien de détériorer le mobilier scolaire, d'abîmer les murs, etc.....

Les élèves surveillent particulièrement leurs conversations du parloir, évitant les cancanes et les critiques malveillantes.

Si un professeur entre au parloir, l'élève s'empresse de lui offrir une chaise; mais il se gardera de présenter la sienne, à moins qu'il n'y en ait pas d'autre de libre dans l'appartement.

RAPPORTS MONDAINS

Si douce et bonne que soit la vie au foyer, nous ne pouvons cependant pas nous y confiner dans une reclusion absolue. Les nécessités de la vie, le devoir et la charité nous obligent à être en contact avec les étrangers. Nous sommes faits pour vivre en société; elle est la famille agrandie!

Il nous faudra faire et recevoir des visites, écrire des lettres, etc; nous renoncer souvent, payer de nos petits sacrifices le plaisir des autres; être polis, toujours!

Si la politesse est de rigueur partout, il est certain que nous devons nous observer davantage dans nos rapports avec les gens du dehors, qui ne nous traiteront pas toujours avec la même indulgence que les nôtres.

L'ORIGINALITÉ

Être original, c'est n'être pas comme tout le monde. C'est un cachet d'individualité qui s'imprime sur tous les faits et gestes; manière de dire, de faire, d'agir, leur donnant une teinte, une nuance spéciale et caractéristique.

Qu'on le veuille ou non, chacun a ses originalités, bonnes ou mauvaises, comme son caractère et son tempéramment.

Ne cherchez pas à devenir "un original"; vous risqueriez de devenir un excentrique, et ce serait un grand mal. Restez ce que vous êtes, "original." Soyez vous-même !..... simple, naturel et droit; vous appliquant à réprimer vos défauts, à développer les dons précieux et multiples que le Ciel vous a prodigués.

Placez votre idéal plus haut que le tourbillon humain, ses ruses cruelles, sa diplomatie fausse. "Soyez vrais!" Mettez dans votre âme des principes de vertu forte, une piété solide; dans votre cœur, beaucoup d'amour, de bonté, d'indulgence; et dans votre tête..... un

simple grain de bon sens; cela vous fera garder la boussole, tenir l'équilibre, et éviter bien des sottises.

“Soyez vous-même!” Les imitations, les reproductions ne valent jamais le chef-d'œuvre, l'original.” De même que l'élégance d'un vêtement consiste pour beaucoup dans l'originalité de sa coupe et de sa forme, nous dirons que si la distinction réside dans les belles manières, c'est que les belles manières sont originales; on ne les apprend de personne.

L'Artiste Divin, qui a fait le ciel et la terre, tout ce qui se meut dans l'univers, est le plus grand original! Il est l'Unique! Il se reflète sur la création entière. Il n'a pas fait deux êtres ni deux choses, absolument semblables.

Telle est l'originalité individuelle: “Le sceau de Dieu imprimé à son œuvre créatrice.” Les belles vertus lui conservent son éclat; les défauts l'obscurcissent et le déparent.

LA TIMIDITÉ...

La timidité est à la fois un grand embarras et une gêne apparente très difficile à surmonter; elle est mêlée d'un sentiment de crainte exagérée et d'une grande défiance de soi-même.

La timidité rend malheureux et fait bien souffrir!..... Les timides sont, d'ordinaire, très délicats!..... ils souffrent..... et ils sont méconnus, incompris..... presque toujours!

L'excessive timidité est due aussi parfois, au genre d'éducation infligé à certains enfants, qu'on humilie sans cesse; à qui on ne fait ressentir que leur infériorité vis-à-vis de leurs compagnons; ce qui fait que n'ayant conscience que de leurs faiblesses et de leurs incapacités, ils se tiennent à l'écart et n'osent prendre aucune initiative; tandis que l'enfant a besoin, pour développer ses aptitudes et ses facultés, d'être encouragé.

Un peu plus de confiance en soi, une plus grande habitude du monde corrigent ce qu'on appelle le défaut de la timidité.

Il y a des timidités d'amour-propre, comme il y en a d'autres qui sont basées sur un grand fond d'humilité.

La timidité fait faire bien des sottises. Cependant l'on constate que le sans-gêne et la désinvolture en ont une postérité beaucoup plus nombreuse encore, et dont le blason n'est pas tout doré.

S'il fallait à une jeune personne, pécher en quelque manière, sur ce point, que ce soit plutôt par un excès de réserve; ses regrets seront moins amers. En certains cas la timidité peut être une sauvegarde. Il vaut mieux que l'on dise d'une jeune fille: "Elle est un peu timide", que de dire: "Elle n'est pas assez gênée." Cette dernière phrase en donnerait une opinion peu favorable. Ne dit-on pas que la timidité est souvent l'indice d'une vertu soigneusement conservée!

CARACTÈRE

Le caractère est le tempérament de l'âme ; il y en a des faibles et des forts ; des bons et des mauvais.

Que faut-il à un bon caractère ? C'est tout indiqué, de la bonté. Oui, la bonté, il n'est pas de vertu plus charmante et plus aimable. Soyez bons ! Soyez-le toujours ! Le Saint Evêque de Genève ne nous affirme-t-il pas qu'il faut l'être un peu trop, pour l'être assez !

La bonté se manifeste extérieurement par la bonne humeur. Une belle et constante égalité d'humeur, avec tous, dans les plus grandes fatigues, au sein des plus vives contrariétés, voilà ce qui s'appelle avoir un bon et riche caractère.

A la bonté, ajoutons la douceur. Être doux, envers le prochain, envers les évènements, indique une grande force d'âme, un grand empire sur soi-même. "Bienheureux ceux qui sont doux !"

Être doux, c'est ne s'irriter de rien ; c'est à la fois, avoir assez de vertu pour supporter

le reproche ou l'injure, tout ce que la malice humaine peut inventer de tyrannique pour l'âme et pour le cœur;..... et c'est avoir assez d'esprit, pour savoir s'amuser des plaisanteries, des taquineries qu'on nous adresse, et qui ne sont pas parfois sans chatouiller l'amour-propre.

La franchise et la droiture sont aussi indispensables à un bon caractère. Être franc, être droit, c'est être vrai! Rien n'élève plus une âme vers Dieu, qui a dit de Lui-même: "Je suis la Vérité!"

Oh! aimez la vérité! Faites-la rayonner autour de vous! Faites-en la devise de votre vie entière! Ne vous laissez pas fasciner par les mirages séduisants et trompeurs, qui attirent et semblent beaux. Restez dans le vrai! là seulement est le bien! Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable, dit Boileau.

La vérité est immuable comme son Auteur!

Le bon caractère possède encore beaucoup d'autres qualités, dont la liste serait trop longue à faire; mais si on y trouve de la bonté, de la douceur, de la sincérité, de l'amour pour le prochain, de la compassion, de la générosité, du dévouement, avec beaucoup d'énergie et d'humilité, tout cela tempère bien des défauts,

et on a l'indice d'un caractère noble et élevé; un caractère fort, qui ne chancelle pas, qui reste grand dans l'adversité, le malheur!

Les grands caractères sont empreints de vertu.

On peut modifier son caractère par une application constante à corriger ses défauts et par la pratique de la vertu, remplaçant les mauvais penchants par de bonnes habitudes.

Quant aux défauts de caractère, ils sont aussi très nombreux. C'est tout un volume qu'il faudrait pour vous prémunir contre chacun. Chose certaine, nous en avons tous, ils nous sont surtout signalés, en temps et lieu, par ceux qui ont charge de notre éducation.

On dit souvent, que nous avons toujours les défauts de nos qualités; cela est vrai, en ce sens, qu'une qualité, poussée à l'excès, y perd parfois de ses charmes.

Appliquons-nous à avoir un bon caractère; et quant aux petits défauts qui se montreraient dans celui du prochain, n'y prêtons pas attention. Ce sont de petites ombres au coin du tableau, d'où ressortent avantageusement de belles et précieuses qualités.

LA TOILETTE

Toilette! mode! deux petits mots tout courts; mais qui occupent pourtant large place dans la vie!..... celle de la femme surtout! Sa toilette d'abord se compose de tant de détails; puis, la mode change si souvent.....

Sans être coquette, une femme est tenue de soigner sa toilette. C'est un art véritable que de savoir s'habiller! Savoir distinguer, choisir, ce qui va à sa figure, à l'ensemble de sa personne; ce qui convient à son âge, à son rang, à sa condition.

Une chrétienne ne doit pas se vêtir en païenne; ni une femme intelligente, comme une insensée!

“La mode est une fée capricieuse qu'on ne peut suivre qu'à distance”. “Elle est une déesse à laquelle on ne doit pas trop sacrifier”.

On trouve dans certain vieux livre, qui parle un langage doux et fort, justes réponses à la question: “Pourquoi s'habille-t-on?”

—Pour se couvrir; pour se préserver des

intempéries des saisons, tant des atteintes du froid que des ardeurs du soleil.

— Pourquoi s'habille-t-on ?

— L'habit est l'enveloppe du corps humain, lequel est le temple du Saint Esprit, et la demeure de l'âme.

Les vêtements sont un abri, un préservatif contre les convoitises et les passions. L'homme déchu, ayant perdu son vêtement d'innocence, cherchait en vain à fuir le regard de son Créateur ; il voulut cacher sa honte, il comprit la nécessité de se couvrir !

— Pourquoi s'habille-t-on ?

— La présence de Dieu et des anges, le respect de soi-même et des autres, en seraient une des nécessités premières ; la décence, la modestie, le sentiment de l'honneur et de la dignité personnelle en font une obligation !

Les vêtements réhaussent les charmes naturels ; le choix judicieux des modes adoptées révèle le bon goût et donne une apparence plus avantageuse.

Les mêmes modes ne sauraient convenir également à tous genres de personnes. Il faut

éviter de porter des vêtements trop étroits, mou-
lant de trop près les formes du corps, qu'ils
doivent plutôt dissimuler.

Les couleurs criardes, trop voyantes, et les
surcharges de garnitures sont contre le bon
goût.

Les bijoux sont de riches parures, qui con-
viennent mieux aux dames qu'aux jeunes per-
sonnes, pour qui, ils semblent un peu lourds.

La grâce printanière de la jeunesse veut
mieux que tous les artifices; elle n'a besoin,
pour être charmante, que d'un vêtement sim-
ple et modeste. Une jeune fille peut, sans dou-
te, porter quelques bijoux délicats; mais elle
évite, dit-on, d'être montée comme une chapelle
antique, ce n'est pas de son âge.

Une jeune fille bien élevée, évite de por-
ter des toilettes plus riches que celles de sa mère.

La mode est changeante; mais il importe
de toujours conserver dans sa tête, assez de lu-
cidité d'esprit pour comprendre le sens étymo-
logique des mots, qui désignent chaque partie
des vêtements. Ainsi, on se souviendra, qu'un
collet de robe, en est la partie qui entoure le

cou, et qu'il doit être placé au bon endroit.....; que les manches servent à couvrir les bras, et que, si on a le moyen de se procurer un habit complet, on ne doit pas sortir à moitié-vêtu!.....

C'est une erreur de croire que les tissus transparents couvrent suffisamment; tandis qu'ils supposent une jolie robe de dessous, riche et élégante, qu'on veut laisser voir.

Bien que la chose ne date pas d'hier, et que personne ne puisse l'ignorer, faudra-t-il dire, ici, que le pantalon est un vêtement masculin?..... et qu'une jeune fille vraiment honnête et respectable, consciente de son honneur et de sa dignité, ne se montre pas, dans un tel accoutrement!..... Ce serait d'une grave inconvenance, réprouvée par la pudeur. Elle ferait rougir ses compagnes! Les jeunes gens, en contact avec elle, la traiteraient en camarade, et sans lui témoigner le respect et les égards dus aux personnes de son sexe.

La modestie est la plus belle parure d'une jeune fille. "Que votre modestie soit connue de tous!" (1).

(1). St Paul

Les vêtements de dessous doivent être l'objet d'un soin particulier. Il vaut mieux avoir moins de robes et de chapeaux et être abondamment pourvue de lingerie.

La manière de se coiffer est d'une grande importance; chacun adopte le genre qui va le mieux à sa figure.

La chevelure est à la femme, une auréole, un diadème plein de grâce! Si une belle chevelure est souvent l'encadrement d'un joli visage, elle ombrage aussi, fort avantageusement, celui que "dame nature" semble avoir moins favorisé de ses dons.

L'ondulation naturelle de la chevelure, sa charmante irrégularité, vaut mieux que tous les artifices de la plus habile coiffeuse.

L'usage des parfums doit être discret et modéré. On les choisit plutôt doux et de bonne qualité. On emploie beaucoup les petits sachets parfumés, dissimulés çà et là dans les tiroirs, entre les pièces de lingerie, qui s'imprègnent d'agréable senteur, tout en se préservant de la présence désastreuse des insectes malfaisants.

Les poudres de toilette font partie du nécessaire de toilette; elles enlèvent le luisant de la peau et donnent à la toilette un air achevé. On a soin de n'employer que des produits de qualité supérieure, et encore faut-il en user sobrement.

Les poudres à bon marché sont très nuisibles au teint et causent des rides précoces. Les maquillages sont de mauvais ton et ne dénotent pas des principes de bonne éducation.

DANS LA RUE

Évitez de vous y faire remarquer. Passez inaperçu! Que votre démarche y soit ni trop lente, ni trop précipitée.

Pas d'éclats de rire; pas de gesticulations, ni de mouvements bruyants.

Évitez de tourner la tête pour regarder s'éloigner les passants; ne les fixez pas en les rencontrant.

Il serait très impoli d'essayer à voir, à l'intérieur d'une maison, en regardant aux fenêtres, si rapprochées qu'elles puissent être.

Ne parlez pas trop haut, dans la rue; c'est vulgaire! Une demoiselle surtout, ne parle jamais fort.

Si vous voyez venir un prêtre, un religieux, une dame âgée ou une personne infirme, livrez leur passage du côté le plus avantageux.

Accompagnant une personne qui vous est supérieure, laissez-lui le fond du trottoir; c'est-à-dire le côté des maisons. Les Messieurs font toujours cette politesse aux dames qu'ils accompagnent.

Pas de longs entretiens sur la rue; s'il vous arrive d'y causer, c'est à la personne qui a la préséance de rompre la première.

“N'écaboussez personne. Évitez les foules, les cohues, qui pourraient vous exposer à manquer de politesse, en jouant des coudes, pour vous faire place.” (1)

Si vous désirez faire arrêter “un char urbain,” faites un léger signe de la main, puis tenez vous au poste d'arrêt, la figure un peu tournée du côté où vous voulez aller.

Quand on rencontre quelqu'un sur la rue, chacun passe à droite.

Un Monsieur qui escorte deux dames, marche du côté de la rue, et non par entre les deux dames.

(1). A. de la F.

Se donner le bras sur la rue est un usage qui tend à disparaître. Cependant, le soir, c'est une protection délicate à accorder à sa compagne, surtout s'il fait sombre ou que le chemin ne soit pas très sûr.

Un jeune homme aime à offrir le bras à sa mère pour la promenade.

Inutile de dire qu'une jeune fille ne doit s'appuyer que sur un bras vraiment protecteur.

Si l'orage survient, ouvrez votre parapluie; mais évitez de gêner ou de heurter les passants.

LE SALUT

Le salut est un témoignage de civilité déferente que nous échangeons avec nos parents, amis et connaissances.

Les femmes saluent par une légère et gracieuse inclinaison de la tête et du buste. Une jeune personne qui salue une dame âgée doit s'incliner avec un air de déférence.

Un homme encore jeune ne salue pas un vieillard comme un camarade, ni un supérieur comme un compagnon de collège, ni un inconnu comme un ami.

Un bon chrétien ne manque jamais d'enlever son chapeau et de saluer, chaque fois qu'il passe devant une église; il agira de même, en passant devant un Calvaire — la Croix du Chemin — toujours en honneur dans nos belles paroisses campagnardes.

Tout catholique doit tenir à saluer respectueusement les prêtres, les religieux et les religieuses.

Un homme, même âgé ou considérable, salue le premier un homme plus jeune ou inférieur, si celui-ci est accompagné d'une femme.

La femme salue la première; mais l'homme s'arrange de manière à faire son salut à peu près en même temps.

D'homme à homme, de condition égale, le salut se fait d'une inclinaison de tête en portant la main droite au chapeau.

Quand un homme salue une femme ou une personne supérieure, il incline la tête en se découvrant.

Quand deux amies, étant ensemble sur la rue rencontrent une autre dame, que l'une des deux premières seule connaît, elles doivent saluer toutes deux.

Un Monsieur, passant dans la rue, peut saluer une dame assise à sa fenêtre; mais ne saluera pas de sa fenêtre, une dame qui passe dans la rue.

Un Monsieur, qui parle à une dame, tient son chapeau à la main, à moins d'être invité à se couvrir; ce que la dame ne manque pas de

faire, dès le commencement de l'entretien, si elle a du savoir-vivre.

Si vous voulez absolument ne pas saluer quelqu'un, tâchez de porter la vue ailleurs; car, si les yeux se rencontrent, il faut s'exécuter. Ne pas vouloir rendre un salut est inhumain et prouve un grand orgueil.

Quand deux hommes se rencontrent, le plus jeune salue le premier. S'il s'agit de deux dames, elles agissent de même.

Si un couple vient à rencontrer une jeune femme, non accompagnée, le Monsieur et la dame qui sont ensemble, saluent les premiers.

On est à dispensé de saluer les personnes que l'on rencontre sur la rue le soir; mais si l'on est salué, il faut accepter le salut et y répondre.

Si un salut nous est adressé par erreur, il vaut mieux y répondre, quand même; mais avec un air indifférent, sans laisser voir de la surprise ou de l'étonnement.

LES PRÉSENTATIONS

Impossible, dans une réunion nombreuse, de présenter ses invités à toute la compagnie. On les présente généralement à un certain nombre; ceux-ci pourront, sur demande des intéressés, faire les présentations individuelles, au moment favorable.

Dans une petite réunion, c'est une excellente coutume de présenter les invités les uns aux autres. Les maîtres et maîtresses de maison restent juges; mais c'est l'usage ordinaire en notre pays.

La personne présentée est celle qui est nommée la première. On présente l'homme à la femme, le jeune homme au vieillard, et l'inférieur au supérieur.

Les présentations se font simplement. On se contente de nommer les personnages les uns aux autres, en disant: "Je vous présente, j'ai l'honneur de vous présenter, etc....."

Quand on a été présenté à une personne plus âgée ou supérieure, c'est à elle qu'il appar-

tient de commencer la conversation; si elle ne le fait pas, il vaut mieux s'abstenir aussi; c'est qu'elle ne tient pas à faire plus ample connaissance.

Entre femmes, il est d'usage de dire simplement: "Je vous présente Madame X." faisant valoir ses titres spéciaux, d'amie d'enfance, de bonne voisine, etc, etc. On sait, en ces occasions, trouver des mots heureux et aimables, pour relever la banalité d'une froide présentation.

Entre hommes, à moins qu'il ne s'agisse de hauts personnages, on se contente de dire: "Monsieur X. et, désignant le second, Monsieur Z."

Entre personnes de même condition, de même âge, de même sexe, la plus empressée témoigne son amabilité en exprimant le plaisir que lui procure cette nouvelle connaissance.

Une femme mariée, présentant son frère, le nommera par son nom de famille, lui décrivant ses titres, s'il en a; par exemple: "Monsieur Dubois, ou le Dr Dubois, mon frère."

Une jeune fille dit simplement : "mon frère aîné, mon jeune frère, mon frère Antoine."

Si l'on présente un ami ou un protégé, à un personnage de marque, il est nécessaire de dire : "mon cousin", "mon ami," sollicite l'honneur de vous être présenté.

À une présentation, il est convenu de répondre par une phrase aimable, à l'adresse de la personne qui nous est présentée. Ex : "Je suis heureux de vous connaître", "Enchanté de faire votre connaissance", "Bien aise de" etc. etc.....

Le seul fait d'avoir été présenté à quelqu'un ne nécessite pas une visite; mais si ces personnes ont manifesté réciproquement le désir d'entretenir des relations, qu'elles se soient invitées, rien ne peut les empêcher de jouir du plaisir de se revoir.

Un protégé, qui a été présenté, ne fera visite, à celui ou celle à qui il a été présenté, que sur leur invitation formelle.

Une femme obligée de se présenter elle-même, de se nommer pour se faire connaître, dit simplement : "Madame X." "Mademoiselle X."

Il est d'usage, qu'un jeune homme et une jeune fille présentent à leurs parents, leurs amis ou connaissances qui les visitent.

Un homme marié, rencontrant en soirée ou à une fête, un de ses amis, célibataire, offrira naturellement à celui-ci de le présenter à sa femme.

Présentant à sa femme un homme plus jeune qu'elle, le mari dira, en les désignant successivement: "Monsieur X." "ma femme."

LA POIGNÉE DE MAIN

Franche et sincère, comme le coeur lui-même, la poignée de main est une marque d'estime ou de sympathie échangée entre amis et connaissances.

On donne toujours la main droite.

La femme, même jeune fille, présente la main la première à un homme, même marié. Les inférieurs attendent toujours que le supérieur prenne l'initiative du geste.

Une jeune femme se garde bien de présenter la main à une dame plus âgée, de même qu'un homme encore jeune à un vieillard.

Chez elle, une maîtresse de maison présente la main à tout visiteur, qui franchit le seuil de sa demeure, en guise de bienvenue.

— Rencontrant une personne pour la première fois, on ne donne la main, que si l'on occupe un rang plus élevé, afin de mettre cette personne, qui nous est présentée, à l'aise, par notre bienveillance.

On donne encore la main, à la première rencontre, si la personne nous est présentée par un ami commun.

A la fin d'une première entrevue, on ne donne pas la main, à moins que des relations plus tendues ne doivent s'établir entre les deux : ou encore, que cette première rencontre ait provoqué une réelle sympathie réciproque, qui autorise la poignée de main. Il faut alors user de beaucoup de tact et de réserve.

La poignée de main est un geste spontané, qui ne doit être ni trop brusque, ni trop prolongé. On présente la main toute entière.

Il faut éviter de serrer trop fortement la main, surtout s'il s'agit d'une femme ou de personnes âgées. On presse délicatement la main, en la secouant légèrement, puis, on la laisse.....

Il serait impoli de retenir, plus qu'il ne convient, la main d'une femme.

La poignée de main a remplacé le baiser de main, geste gracieux de la chevalerie française, non usité chez nous, où l'on attache plus large importance à la réelle sincérité des sentiments qu'aux gestes démonstratifs.

INVITATIONS

Les invitations se font de vive voix ou par écrit. Les invitations par téléphone se font entre amis.

Il est plus convenable d'inviter de vive voix un haut personnage, à qui on doit grand respect. Si l'on est éloigné, l'invitation se fait par lettre, et dans les termes les plus respectueux.

Pour les invitations officielles on se sert généralement de cartes imprimées.

Si une invitation est adressée à un Monsieur et une dame (mari et femme) la formule d'invitation doit, nécessairement, être rédigée au pluriel; si non, il faut mettre deux cartes.

La même invitation, étant écrite au pluriel, peut servir pour les deux sœurs, en l'adressant Mesdemoiselles X; mais les jeunes gens d'une

même famille recevront chacun une invitation spéciale.

Un frère et une sœur, habitant sous un même toit, recevront chacun une invitation séparée.

Les invitations, à moins qu'il ne s'agisse de réunion intime, doivent parvenir aux invités, au moins huit jours avant la réception. Les invitations tardives sont parfois blessantes; elles ont l'air de dire: "Je vous avais oublié! je pense à vous au dernier moment!"

Les invitations se font généralement au nom de la maîtresse de maison seule, excepté les invitations à dîner, qui se font au nom du maître et de la maîtresse de maison.

On répond toujours à une invitation par un mot de remerciement; appréciant la délicatesse, l'amabilité qu'on a eue de se souvenir de nous, en cette occasion; exprimant le plaisir ou la joie que l'on aura de se rendre, à si joyeuse fête, si gracieuse invitation, etc..... ou manifestant tout le regret de ne pouvoir accepter, pour tel ou tel motif. Que l'invitation soit acceptée ou déclinée, il faut toujours remercier quand même.

Pour une réunion intime, à défaut de cartes imprimées, on se sert assez souvent d'une carte de visite. Au bas de son nom, on ajoute : "Recevra-le..... en l'honneur de Madame X." On peut indiquer le genre d'amusement proposé, exprimant le désir que l'aimable présence de l'invité s'ajoute aux charmes de la réunion.

On répond le plus tôt possible à une invitation reçue; surtout aux invitations à dîner. Il importe que le maître et la maîtresse de maison sachent à quoi s'en tenir, quant au nombre de leurs convives. Cette réponse est adressée à la maîtresse de maison.

Quand on a décliné une invitation à dîner, il serait impoli d'y paraître ensuite; à moins d'être très intime avec les amphitryons et d'avoir l'absolue certitude que sa présence sera agréable.

VISITES

Il y a plusieurs sortes de visites; les unes sont obligatoires, les autres de convenances; puis il y a les visites intimes ou d'amitié.

Les visites de cérémonie sont une des charges de l'étiquette; elles se font à des personnages éminents, à qui on doit de la reconnaissance, ou de qui on craint d'être oublié. Ce sont encore, celles que se font entre eux, et leurs femmes entre elles, les personnages de même condition ou de même profession, au jour de l'an, à l'arrivée, au départ, etc.

On dit que les visites de cérémonie les plus courtes sont les meilleures. Si votre présence a eu le don de plaire, tant mieux; on restera sous le charme de votre courte apparition. Si cette visite était pour vous un devoir, sans être un plaisir, ou encore qu'elle ne fût pas appréciée, ce dont il est toujours facile de s'apercevoir, vous serez plus tôt libérés de part et d'autre. En tous cas, une visite de cérémonie ne devrait guère durer plus de quinze minutes; si on insistait fortement pour vous retenir, il

ne faudrait pas rester plus de dix minutes encore.

Les visites de cérémonie doivent être rendues dans la huitaine. Si l'accomplissement de ce devoir social était différé involontairement, il faudrait s'en excuser à qui de droit, en exprimant ses regrets. Un supérieur, ou sa femme, négligeant de donner des explications satisfaisantes après ce délai, non seulement manquerait de politesse, mais pourrait laisser croire qu'il ne tient pas à entretenir de relations.

Les visites obligatoires se rapprochent beaucoup des visites de cérémonie. Elles se rendent à ceux qui nous ont rendu quelque service; elles deviennent alors un devoir de reconnaissance.

Les visites de convenances se font à des intervalles assez éloignés; elles entretiennent les relations sans créer d'intimité.

Les visites de circonstances se font à l'occasion d'un mariage, d'un baptême, d'une nomination honorifique, d'un événement heureux. Ce sont alors des visites de félicitations.

Les visites de digestion se font aux personnes chez qui on a été reçu à dîner ou en

soirée, dans les huit jours qui suivent cette réception.

Les visites de noccs sont celles que les jeunes mariés, au retour de leur voyage de noccs, doivent faire à ceux qui leur ont envoyé un cadeau; à ceux qui ont assisté à la bénédiction nuptiale, ou ont exprimé leurs regrets de ne pouvoir le faire. Le mari seul doit la visite aux messieurs célibataires.

Une personne s'occupant d'oeuvres de bienfaisance est dans la nécessité de faire de nombreuses visites dans l'intérêt de l'oeuvre patronnée; elle a besoin du concours généreux et dévoué de ses amis et connaissances. Ces visites s'appellent visites de sollicitations.

Quand le malheur frappe nos parents ou nos amis, les visites que nous leur devons, en ces occasions, se nomment visites de sympathie ou de condoléances; elles doivent se faire dans la première quinzaine qui suit le triste évènement.

Chaque visite exige une tenue irréprochable et conforme à la circonstance qui la motive; la physionomie doit également se trouver en rapport avec le but de la visite. Il faut sa-

voir se réjouir avec ceux qui sont dans la joie, et pleurer avec ceux qui pleurent. On dit, assez souvent : "Si vous êtes dans l'abondance et dans la joie, dix amis se trouveront à vos côtés pour partager; mais, si vous pleurez..... vous pleurez tout seul!..... Qu'aucun des nôtres, parent ou ami, ne puisse, par notre manque de sympathie, affirmer la vérité de ces paroles.

Si vous faites une visite de deuil, votre toilette sera plutôt sévère et de couleur sombre.

Les visites intimes ou d'amitié, n'ont pas d'heures déterminées; elles peuvent se faire le matin et dans le costume de travail; elles échappent à toutes les règles.

Les visites de congé se font aux connaissances avant de partir en voyage. Si on ne les trouve pas chez elles, on dépose à la porte une carte cornée, avec les lettres P.P.C., (pour prendre congé.)

Les visites de retour se font à la rentrée.

Dès que vous apprenez la maladie grave d'une personne amie, vous devez la visiter, ou, tout au moins, prendre de ses nouvelles. Il serait

non-seulement impoli, mais encore imprudent d'insister pour être admis près d'un malade, quand la consigne médicale s'y oppose. Il est des cas où la guérison n'est attachée qu'à cette condition d'un calme absolu. Vous prenez alors souvent de ses nouvelles, puis vous le visitez quand il est en état de vous recevoir.

Auprès des infirmes les visites peuvent être plus longues, à moins qu'elles ne les fatiguent. L'affection, d'agréables distractions, font grand bien aux malades; l'isolement, l'abandon, font parfois plus de mal que le mal! Le cœur souffre..... et le cœur, c'est le siège de la vie!.....

Votre bon cœur vous inspirera encore, sans doute, un autre genre de visites, qui vous sera une source de consolations. Il vous conduira vers les déshérités du sort, les misérables, les nécessiteux. Combien vous serez émus en pénétrant dans ces pauvres logis, où l'on manque du nécessaire, où l'on souffre du froid, de la faim, tandis que vous avez de tout en abondance!

Pas besoin d'être riche pour visiter les pauvres; il suffit d'avoir un bon cœur. Vous allez les voir pour les soulager, les consoler!.....

Ayez toujours une mise simple pour vous présenter chez eux. Que votre passage y laisse non-seulement le bienfait, mais la joie, le rayonnement de votre bonté compatissante. Ce n'est pas seulement avec de l'argent que l'on s'attache les cœurs. Oh ! non ! Si vous avez de la fortune, très bien ; montrez-vous généreux ; c'est votre devoir, et cela porte bonheur. Il ne s'agit cependant pas toujours de puiser dans sa bourse pour faire du bien ; puisez surtout dans votre cœur ; payez de votre personne, et vous serez étonnés de tout ce que vous pourrez faire pour les Pauvres du Bon Dieu !

Soyez indulgents pour les pauvres, quels qu'ils soient. Songez que là charité a toujours son mérite devant Dieu et que "la manière de donner vaut mieux souvent que ce que l'on donne."

Les visites du jour de l'an sont et demeurent obligatoires. Elles consistent surtout dans l'échange des vœux et souhaits pour le bonheur et le succès de la nouvelle année.

VISITEURS

Puisque nous devons faire tant de visites, voyons un peu ce que "Madame l'Étiquette" exige de nous, en ces diverses circonstances.

Si la personne que vous devez visiter a son jour de réception, il va sans dire, qu'il est plus convenable de vous présenter chez elle ce jour-là; vous serez certain de la trouver à la maison. Mais si vous êtes de passage seulement dans la localité, un autre jour, cette personne amie vous en voudrait, sans doute, de passer sans la voir; n'ayant pas d'autre raison justifiable. Il est à présumer que les visites font toujours plaisir.

Si vous avez à faire une visite sur la recommandation d'une autre personne, il vaudra mieux annoncer votre présence soit par écrit ou par téléphone, vous réclamant du nom de celle qui vous a recommandé; puis vous assurer quand on pourra vous recevoir.

On fait beaucoup de visites dans l'après-midi du dimanche. Entre quatre et cinq heures serait le temps convenable pour une première

re visite. Il vaudra mieux ne pas s'attarder jusqu'à l'heure du thé, à moins d'invitation très pressante; mais pour une première fois, il serait plus délicat de se retirer discrètement, avant cette invitation!

Dans l'incertitude où l'on serait de devoir faire la première visite à une personne supérieure, il vaudra mieux s'abstenir, s'il s'agit d'une personne plus fortunée ou de plus haute condition: si elle désire faire connaissance, elle fera les premières démarches. Si cette personne vous était supérieure par l'âge, elle appréciera certainement que vous vous dérangiez la première pour aller la voir.

Allant en visite: il convient de sonner de manière à être entendu, sans agiter violemment la sonnette. Après avoir sonné deux ou trois fois, si personne ne vient répondre, déposez à la porte, votre carte pliée au coin droit; cela indiquera que vous êtes venu vous-même.

Un homme enlève son chapeau dès qu'il franchit le seuil de la maison. Pour une visite de cérémonie, il conservera son chapeau à la main.

Les femmes entrent au salon avec l'ombrelle et les fourrures.

Il est indiscret et impoli de pénétrer dans un salon sans se faire annoncer; à défaut de domestique, frappez vous-même à la porte et attendez que l'on ouvre.

En entrant dans la pièce où l'on reçoit, on doit s'approcher de la maîtresse de maison, la saluer, saluer ensuite son mari, puis ayant adressé un salut collectif à toutes les personnes présentes, on s'approche de celles que l'on connaît plus particulièrement.

Un homme garde son chapeau sur ses genoux et ne s'en débarrasse que si on l'y invite; il le pose sur un meuble; mais jamais sur le lit, s'il est reçu dans une chambre à coucher.

Si la maîtresse de maison est occupée avec quelqu'un, après l'avoir saluée, il faut vous retirer discrètement jusqu'à ce qu'elle ait terminé l'entretien commencé.

Il faut éviter de prendre les premières places; celles qui se trouvent auprès de la maîtresse de maison sont les places d'honneur.

Si une personne se trouvant près de la maîtresse de maison, à votre arrivée, allait vous céder sa place, n'acceptez cette politesse que si vous êtes beaucoup plus âgée qu'elle; au con-

traire, vous insisterez pour que cette visiteuse garde sa place.

La maîtresse de maison étant seule pour recevoir, il serait très convenable, pour un monsieur, de l'aider, en ouvrant la porte à toutes les dames qui quittent le salon.

Il faut agir avec tact vis-à-vis des autres visiteurs. On peut être tenu à une certaine réserve, mais jamais un manque d'égards ne saurait être toléré.

Les enfants ne doivent être emmenés en visite, que chez des parents ou intimes, sur invitation spéciale. Ils ne se tiendront pas au salon, mais iront jouer ensemble, au jardin ou dans une autre pièce de la maison.

En visite on ne doit pas offrir sa chaise à une personne de sa connaissance; on n'a pas à faire les honneurs du logis. Cependant, s'il n'y en avait pas d'autre de libre dans l'appartement, un monsieur se montrerait bien gentil, en mettant la sienne à la disposition de la maîtresse de la maison.

Il est convenable de se retirer peu après que d'autres visiteurs sont entrés au salon, afin

de leur laisser la liberté de causer avec la maîtresse de maison.

Si vous accompagnez en visite une personne qui vous est supérieure, laissez-la entrer la première. Ce sera elle aussi qui donnera le signal du départ.

Une légère accalmie dans la conversation est le moment propice pour prendre congé. Saluez rapidement la maîtresse de maison; une inclination circulaire, puis disparaissez immédiatement. N'entamez pas un nouveau sujet de conversation après vous être levé pour sortir.

Si vous voyez en entrant que les maîtres de la maison se disposent à sortir, ne restez qu'un instant; quoique l'on puisse faire pour vous retenir. Ne souffrez jamais que la maîtresse de maison quitte ses visiteurs pour vous reconduire.

De même que pour se rendre en visite, une femme met toujours sa toilette la plus fraîche, avec sa plus belle toilette chacun doit prendre aussi sa plus belle figure pour visiter ses amis.

“Qui veut faire la grimace
Ne doit pas montrer sa face.”

Montrez-vous aimables, gracieux, charmants! polis, toujours! Soyez gais! C'est un rayon de soleil qui doit éclairer tous les jours de fête!

Étant dans l'obligation de rompre avec des amis, on agira avec discrétion. Les visites étant de plus en plus distantes, les relations viennent à prendre fin.

Il faut éviter d'aller relancer ailleurs les amis qu'on ne trouverait pas chez eux.

Si vous sentez que vos visites ne sont pas appréciées, ne vous imposez pas, surtout si vous êtes de position inférieure; retirez-vous discrètement.

Bien que toute visite doive être rendue, il ne faudrait pas compter avec celles des parents et amis; le plaisir de se voir étant réciproque.

Les chiens ne doivent jamais être emmenés en visite, à moins qu'il soit entendu qu'on se dispose à aller à la chasse.

CONVERSATIONS

Le plus grand esprit des maîtres et maîtresses de maison, consiste à faire valoir celui des autres. Ils s'appliquent à faire causer leurs invités, à mettre en rapport les gens qui se conviennent; ils font en sorte que la conversation générale soit de sujet également intéressant pour tous. Ils savent faire valoir les qualités, le mérite ou les talents de chacun.

Un grand talent pour la conversation est toujours accompagné d'une grande politesse. Les discussions trop vives doivent être bannies des salons. Chacun est libre d'émettre gentiment ses opinions; mais il n'est jamais permis de manquer d'égards, à ceux qui nous entourent, parce qu'ils ne partagent pas notre manière de voir.

Une personne bien élevée ne médit jamais de personne; au contraire, elle est toujours prête à excuser.

Les comparaisons désagréables, les compliments directs sont de mauvais ton.

La conversation doit être gaie, spirituelle même, mais sans affectation. Rien de fatigant, d'énervant, comme un langage étudié, des phrases toutes faites, que l'on vient vous débiter avec non sens. Soyez simples et naturels.

Les gens polis et bien élevés ne parlent pas trop haut; de plus, ils savent se mettre à la portée de chacun et ne prennent que des sujets de conversations qui peuvent être compris de toutes les personnes présentes. Les vrais savants ne visent jamais à l'effet; ils s'expriment toujours simplement.

Ne cherchez pas à éclipser les autres, à les écraser de votre savoir. Ceux qui vous écou-

tent peuvent savoir beaucoup de choses que vous ignorez encore, et ils n'en font pas parade. La première pauvre petite servante, peut-être, pourrait vous faire rougir de votre manque de connaissances dans les choses les plus simples. Ce que vous savez, vous, est le fruit de recherches amassées par d'autres, que vous avez cueilli dans les livres; tandis que le savoir de ces braves gens est dû, en grande partie, à leur intelligence propre, à l'expérience de leur travail personnel.

Ne cherchez pas à passer pour une personne d'esprit; reconnaissez celui des autres, ce sera la meilleure preuve du vôtre. Même des femmes, mettent une orgueilleuse ambition à vouloir passer pour une femme d'esprit, une femme de tête, et négligent en même temps de prouver qu'elles ont encore du cœur! Elles oublient que l'on pardonne tout à un bon cœur; même la petitesse d'esprit. Le cœur seul peut suppléer au manque d'esprit.

“La bouche parle de l'abondance du cœur!” En puisant dans son cœur, on trouve toujours quelque chose de bon à dire. Mais, eussiez-vous grosse et forte tête, si vous manquez de cœur, vous ferez constater une fois de plus, “que les sots savants sont plus sots que les sots ignorants.”

Avec les gens dont on ne connaît pas les antécédants, on n'est jamais banal en parlant, à première vue, de choses indifférentes; les variations de la température, etc., sujets sur lesquels tout le monde s'entend et peut causer à l'aise.

Savoir écouter et donner le temps aux autres d'exprimer leurs idées est un grand esprit de conversation.

Que votre conversation soit douce et aimable! "Posséder une voix douce est à la fois un beau don et un grand charme", dit-on; pourvu que tous les accents en soient bien sincères. S'il y a des notes fausses et discordantes, le charme sera rompu, l'harmonie troublée.

Soyez aimables! Ayez de bons mots pour tous. Sachez transmettre, à qui de droit, une appréciation de mérite énoncée devant vous; un compliment vrai, qui lui était décerné. "Les belles paroles, dit-on, sont la musique du monde"! mais j'ajoute:

"Bien vaine est la beauté
La bonté la surpasse
Et la beauté s'efface
Si elle n'est pas vérité."

Parlez bien! Parlez correctement notre belle langue. Ils sont indignes ceux qui feignent de la mépriser, qui la relèguent dans l'oubli, s'en servant peu, et la parlant mal!

En conversation, il faut avoir du tact et de l'à-propos. A la pauvre mère éplorée, qui vient de perdre son enfant, dites en termes émus, des paroles de sympathie compatissante. Parlez-lui de sa douleur. Parlez au malade de

ses souffrances, en cherchant à l'en distraire, etc., etc.

Dans une réunion où se trouvent des inconnus, soyez très circonspects. Évitez de donner votre opinion sur les absents; de faire certaines réflexions, qui, pour toutes justes qu'elles puissent être, ne leur seraient pas moins désagréables à entendre. Qui sait si dans l'auditoire, il ne se trouvera pas des parents, des intimes, de ces absents? Vous comprenez?..... C'est ainsi, qu'il arrive parfois, à une femme, de s'entendre dire, par des inconnus, "que son mari est une grosse buse"; au mari, "que sa femme est sotte et insignifiante"..... La jeune fille apprend de même, "que son fiancé, tout frais déballé dans la localité, a un front de tueur, des yeux de hibou, des oreilles d'âne, une bouche de gourmet, une main de voleur; des pieds, aussi lourds que sa tête..... puis, avec cela, un air de condamné....." Jugez vous-même de l'effet!.....

Que votre conversation soit bienveillante pour tous! Gardez-vous des airs étonnés; ce serait désobligeant.

C'est une grave impolitesse de ne pas exprimer le nom des gens et de les désigner par les mots "Chose" "Machin." Pas de surnom, de sobriquet, à qui que ce soit. Une femme ne permet jamais qu'on la désigne ainsi; elle proteste gentiment, mais avec une énergique fermeté.

Évitez de faire répéter dans la conversation, c'est impoli; mais, si vous n'avez pas compris votre interlocuteur, dites poliment: Pardon? plaît-il? permettez? etc..... et cette fois, écoutez bien!

On ne peut désigner par son prénom qu'un très proche parent ou intime; on fait précéder le nom de famille des mots Monsieur ou Madame, suivant le cas.

Une personne bien élevée parle posément et sensément, avec politesse et amabilité; avec des accents modérés. Ces habitudes se prennent au sein de la famille. Si vous avez une voix haute et écriarde, corrigez-la. A vous entendre du dehors, on pourrait croire, que toute la maison est en révolution, qu'on se dispute chez vous.

Que vos lèvres ne profèrent jamais de paroles amères!..... N'ayez aussi que des expressions nobles ;il en est de basses et **triviales** qui ne sauraient trouver place, dans la conversation des gens bien élevés; à plus forte raison, sont-elles inconvenantes et déplacées dans la bouche d'une femme.

RÉCEPTIONS

Une maîtresse de maison agit avec sagesse et prudence en déterminant un jour de réception. Dès qu'il a été indiqué aux amis et connaissances, elle ne peut plus se dispenser de les recevoir ce jour-là.

Si un événement imprévu la forçait de s'absenter, sans qu'elle puisse donner un mot d'avertissement, elle devra aller elle-même, le plus tôt possible, rendre visite aux personnes qui se sont dérangées inutilement, leur exprimer ses regrets, en donnant les raisons qui l'ont forcée à agir ainsi.

Pour un jour de réception, Madame porte toujours une fraîche toilette; mais elle se garde bien de chercher à éclipser celles de ses invitées.

Il est inconvenant de se faire attendre dans l'antichambre, à moins d'être retenue par une affaire urgente. Si la personne que l'on reçoit est considérable, la politesse exige qu'on aille au-devant d'elle jusqu'à l'antichambre, dès qu'elle est annoncée.

Si un visiteur frappe à la porte du salon, la maîtresse de maison doit aller ouvrir et non l'inviter à entrer.

La maîtresse de maison reçoit généralement au salon. Si elle n'a pas de salon, ou qu'il se présente un visiteur en dehors du jour de réception, elle peut recevoir dans la pièce où on se tient, le vivoir, la salle à diner, etc. pourvu que tout soit propre et en ordre.

Si l'on a pas de salon, et que l'on reçoive dans une chambre à coucher on ne peut recevoir que des amis.

Une femme ne prend pas le chapeau d'un visiteur; elle lui indique seulement l'endroit où il faut le placer. Elle ne tient pas non plus le manteau d'un monsieur à moins qu'il ne s'agisse d'un vieillard ou d'un infirme.

Les décorations florales sont certainement les plus jolies; cependant il faut éviter un trop grand encombrement de fleurs odorantes; il en est dont le parfum fait mal.

La maîtresse de maison se met à l'entière disposition de ses visiteurs, se montrant accueillante et aimable à tous. Elle doit quitter toute occupation, pendant la visite; même interrom-

pre son repas, si elle est à table, jusqu'à ce qu'on l'ait, à plusieurs reprises, invitée à continuer.

Un fonctionnaire à son bureau, un médecin, un avocat à son cabinet, reçoit sans quitter son siège, mais doit reconduire la personne qui le visite, au moins jusqu'à la porte de la pièce où ils se tiennent.

Une maîtresse de maison ne doit pas quitter ses visiteurs sous aucun prétexte (Baronne de Staffe.)

Si elle n'a pas d'autres visiteurs, elle peut elle-même, ainsi que les membres de sa famille qui l'entourent, reconduire ses visiteurs jusqu'à la porte d'entrée: s'il y a d'autres visiteurs, elle reconduira ceux qui partent, jusqu'au seuil de l'appartement.

Si la visite se prolonge, on peut offrir des rafraîchissements, mais sans consulter ses visiteurs auparavant.

Les places d'honneur appartiennent de droit aux personnes les plus considérables. S'il s'y trouvait un prélat, un prêtre, un religieux, ou même un simple ecclésiastique, il est entendu qu'il a la préséance sur les dames.

Une maîtresse de maison commet une impolitesse grave, si elle laisse voir de sa contrariété ou de son ennui à recevoir, si elle n'accorde qu'une attention distraite à la conversation de ses visiteurs.

En l'absence de son mari, une femme ne doit pas recevoir les amis de celui-ci, en dehors du jour de réception. Si elle ouvre elle-même la porte, elle fait entrer l'ami; mais son attitude et sa conversation réservées feront comprendre que la visite doit être courte. S'il restait plus qu'il ne convient, la jeune femme sera habile à trouver un prétexte gracieux pour mettre fin à l'entretien.

Quand un visiteur se lève pour prendre congé, la maîtresse de maison ne se lève qu'un instant après; comme à regret de perdre si tôt un hôte si aimable.

“C'est un art délicat que de bien recevoir. Faites en sorte que chacun se retire, de chez vous, enchanté de l'hospitalité qu'il y a reçue” (1).

(1). A. de la F.

PROMENADE

Il serait inconvenant qu'une jeune fille, ou une femme encore jeune, se trouve à la promenade, en la seule compagnie d'un homme, "qui n'est ni son père, ni son frère, ni son mari" (1).

Lorsque les élèves d'une classe vont en promenade, ils cèdent le fond du trottoir aux personnes qu'ils rencontrent sur la rue; ils se mettent en ligne simple, l'un derrière l'autre, afin de laisser plus d'espace aux autres personnes.

Étant en voiture, ou en automobile, si vous rencontrez une personne amie, il vaut mieux vous contenter d'un salut amical, en passant, que de vous arrêter pour lui parler, à moins que ce ne soit pour l'inviter à monter avec vous.

Les places d'honneur sont celles du fond. Les jeunes gens ne souffrent point que les prêtres, les dames et les vieillards occupent le rebours, tandis qu'ils seraient au fond.

Un homme, accompagnant en voiture une dame seule, occupe le rebours, à moins que sa compagne insiste pour le faire asoir auprès d'elle; ce qu'une femme polie ne manque jamais de faire.

(1). Mgr Th. G. R.

Quand vous faites les honneurs de votre voiture à quelqu'un, vous montez toujours le dernier, offrant la main aux dames, le bras aux personnes âgées, pour les aider à monter.

Un Monsieur accompagnant une dame, monte en voiture après elle, en descend le premier et aide sa compagne à mettre pied à terre.

Il faut toujours escorter, jusque chez elle, une personne à qui vous avez offert une place dans votre limousine ou votre voiture.

Quand un Monsieur accompagne une dame à la promenade, c'est à elle qu'il appartient de parler la première du retour.

CAMPAGNE

C'est une grave erreur et un grand tort que beaucoup de personnes ont de s'imaginer qu'à la campagne, tout leur appartient, tout est permis, et d'y agir avec un sans-gêne et une audace impardonnables.

À la campagne, pas plus qu'ailleurs on est dispensé d'être honnête et poli. On est toujours tenu de respecter les gens, de respecter leur domaine et leur propriété.

Il n'est pas plus permis de dérober des fruits ou des légumes dans un jardin de campagne, que de les prendre, sans payer, à l'étalage d'un fruitier de la ville.

A la campagne, on fait de charmantes excursions, de beaux pique-niques, etc; tout cela est bien amusant; mais n'oubliez pas que toutes ces fêtes champêtres coûtent aussi quelque

chose, et qu'il serait peu convenable d'en laisser tous les frais à ceux qui ont eu la délicatesse de vous inviter.

Soyez gais ! amusez-vous bien ; mais ne cessez pas d'être polis et distingués ! “Songez, dit A. de la Fère, qu'une personne distinguée ne marche, ne court, ni ne se mouche même, comme ceux qui sont mal élevés.”

“Tous les gestes, le maintien, la démarche, d'une personne comme il faut, sont différents de celle qui ne l'est pas.”

DINERS

L'hospitalité canadienne est proverbiale! On reçoit beaucoup de visites, et on aime à faire souvent les honneurs de sa table à ses amis.

Les convives ont reçu leur invitation à dîner depuis plus de huit jours; ils ont répondu par un mot aimable de remerciement et d'acceptation. Ils se rendent chez leur amphitryon, quelques minutes seulement avant l'heure fixée pour le repas.

La maîtresse de maison passe à la salle à dîner au bras de l'invité d'honneur; de même que le maître de la maison donne le bras à l'invitée la plus considérable.

La maîtresse de maison indique aux messieurs la place qu'ils doivent occuper à table, avec les dames qu'ils accompagnent.

S'il se trouvait un prêtre, parmi les convives, la place d'honneur lui appartient de droit. C'est à ses côtés que la maîtresse de maison pénètre dans la salle à dîner—sans s'appuyer à

son bras—et il occupe à table, la première place à sa droite.

Un Monsieur a soin de veiller à ce que rien ne manque à la dame qu'il accompagne, et à ce que ses moindres désirs soient satisfaits pendant la durée du repas.

Étant à table, il s'agit maintenant de bien manger : c'est-à-dire, de se bien tenir et de se conformer aux exigences du savoir-vivre. On se tient droit, sans jamais appuyer ses bras ni ses coudes au dossier de sa chaise ; ni même sur la table. La main seule peut être posée sur la table, jusqu'au poignet seulement.

La serviette doit être étendue sur les genoux.

Le potage se mange par le côté de la cuiller. On ne doit pas en prendre dans sa cuiller, plus qu'on ne peut avaler en une seule fois. Si le potage est chaud, il faut attendre patiemment qu'il refroidisse, mais bien se garder de souffler dessus. On ne penche pas non plus son assiette pour en recueillir les dernières gouttes. On ne redemande pas de potage, une seconde fois, c'est impoli.

On dépose sa cuiller dans son assiette, afin que les deux puissent être enlevées en même temps.

On ne mord pas dans un morceau de pain ; on ne le coupe pas non plus à l'avance avec son couteau ; mais on le rompt avec ses doigts, à mesure qu'on en a besoin.

On ne met jamais son couteau dans sa bouche. La cuiller et le couteau se tiennent de la main droite ; la fourchette de la main gauche, pour porter la viande à la bouche.

On boit en portant sa tasse aux lèvres, et non les lèvres à la tasse. On ne boit jamais dans sa soucoupe. C'est grossier ! Il faut bien se garder aussi d'y transvider le thé ou le café, pour le faire refroidir. On laisse la cuiller à thé dans la soucoupe.

Si l'on fait circuler un plat, chargé de morceaux coupés, servez-vous promptement sans choisir. Si vous refusez d'un plat, remerciez simplement, sans entrer dans aucun détail, sur ce qui pourrait motiver votre refus.

Mangez proprement, évitant le moindre bruit, avec la bouche, en mâchant ou en avalant. N'oubliez pas qu'il faut mâcher la bouche fer-

mée. On évite de se moucher ou de cracher, étant à table.

Évitez de renverser quoi que ce soit sur la nappe ou même sur vos habits ou ceux de vos voisins.

Si l'on sert un mets rare et recherché, il faut se garder de témoigner de son étonnement ou de sa satisfaction; et encore, doit-on ne s'en servir que sobrement.

N'essuyez pas la sauce de votre assiette avec un morceau de pain.

Si vous alliez trouver quelque chose de répugnant dans votre assiette, n'en laissez rien soupçonner à vos voisins, mais faites enlever l'assiette aussitôt.

Prenez ce qu'on vous offre, avec beaucoup de délicatesse et de propreté; évitez de passer pour gourmand en surchargeant votre assiette plus qu'il ne convient.

Ne mordez pas dans un fruit; c'est grossier et malpropre! Ne cassez pas les noyaux avec vos dents. Les fruits doivent être d'abord, séparés par quartiers, que vous pelez séparé-

ment. Pour les fruits à noyau, on approche de sa bouche la petite cuiller à dessert, pour y déposer le noyau et le mettre discrètement sur l'assiette.

On accepte le partage d'un fruit, mais on se garde de l'offrir, à moins que les fruits ne soient très gros. Dans ce cas on offre la plus grosse partie, à laquelle on a eu soin de laisser la queue.

Les os ne se portent jamais à la bouche. Le poisson se mange avec la fourchette. Les tartes, les gâteaux riches, les poudings se mangent aussi à l'aide de la fourchette. Les crêmes, les glaces, les confitures, etc. se mangent avec la cuiller à dessert.

Demandez du bœuf et non du bouilli; du poulet et non de la volaille.

On n'invite pas à prendre un verre; mais un verre de vin ou de liqueur.

Pendant toute la durée du repas, soyez attentifs aux besoins de vos voisins; soyez prévenants, versant à boire, présentant les hors-d'œuvre, offrant du poivre, du sel, etc.

Il n'est plus d'usage de chanter à table; mais on passe au salon, après le repas, pour y faire du chant et de la musique.

Trinquer à table, n'est plus guère d'usage, non plus, si ce n'est dans l'intimité; mais on boit à la santé des hôtes d'honneur, à celle des amphytrions, celle des convives, et celle des dames, etc. Le maître de la maison propose le premier toast; les santés vont par ordre de préséance.

On quitte la table quand le maître ou la maîtresse de maison en donne le signal.

La serviette est déposée sur la table, non pliée.

A moins de raisons graves, il ne serait pas convenable de quitter la demeure de ses amphytrions, avant qu'une heure se soit écoulée depuis la sortie de la table.

BALS

Nous dirons, tout d'abord, que les Canadiens-Français ne vont, que très rarement, au bal; et nous ne croyons pas, non plus, que ce soit grand honneur, pour eux, d'être conviés à la danse. La danse est l'amusement coutumier des peuples barbares et païens; à mesure que les bienfaits de la civilisation chrétienne leur sont prodigués, ils s'y livrent beaucoup moins.

Il y a, sans doute, des danses permises; mais on ne danse plus guère maintenant, les gigue de nos bons vieux grands-pères, et les joyeux quadrilles d'autrefois. On organise encore parfois de petites sauteries, dans les familles, sous le regard bienveillant des pères et mères, et qui ne sont certes pas les plus condamnables.

Le Bon Saint François de Sales, parlant des danses de son temps, dit, qu'elles sont comme les champignons; les meilleures ne valent rien." Que dirait-il donc de celles d'aujourd'hui?..... si ce n'est, qu'elles sont presque toutes comme

les champignons vénéneux, que l'on ne peut en user sans ressentir, au moins, les atteintes du mal.

Allez au bal, le moins que vous pourrez ! et ne croyez pas encore une fois, honorer vos amies, en donnant une danse pour elles. Oubliez-vous que le patron des Canadiens-Français, Saint Jean-Baptiste, fut mis à mort, pour satisfaire le coupable et infâme caprice d'un danseuse ? Tout comme au temps d'Hérodiade, la danse endurecit, dessèche le cœur en le pervertissant ; elle donne le vertige, fait tourner la tête ! Aussi, les plus habiles danseuses ont-elles, le plus souvent, toute leur intelligence dans les pieds.....

Comment* pourrait-on faire, direz-vous, pour s'abstenir de la danse, toutes nos compagnes y vont ?..... C'est tout simple. Voici une jeune fille distinguée, de famille très honorable, qui commence à aller dans le monde ; on la recherche, on l'invite de tous côtés. Dès qu'il s'agit d'une invitation à la danse, elle remercie gentiment d'avoir pensé à elle, ce jour-là, puis elle déclare franchement, qu'elle ne fréquente pas la danse. On comprendra ; on l'appréciera davantage, et, elle ne sera plus importunée par ce genre d'invitation.

Supposez maintenant que toutes les amies de cette jeune fille en fassent autant, la danse serait vite bannie de leur entourage. Les danses, en habits noirs seuls, feraient l'effet d'un défilé de croque-morts, et ne seraient guère fréquentées.

Il y a pourtant des bals, bals d'état etc, auxquels certaines personnes sont dans l'obligation d'assister.

C'est à leur hôtesse que les Messieurs font la première invitation à la danse; elle remercie, mais elle peut désigner discrètement certaines invitées, peu connues, et qu'elle serait peinée de voir délaissées.

Il est plus convenable de faire ses engagements pour la danse avant l'ouverture du bal, dès que les invités sont arrivés. Danseurs et danseuses, sont munis de petits carnets, portant le nom des danses par ordre de numéro. Un Monsieur inscrit son nom sur le carnet de sa danseuse, à côté du numéro de la danse accordée. Il prend note aussi de cet engagement, sur son carnet, et se garde bien de l'oublier.

Dès les premières mesures de l'orchestre, le Monsieur vient s'incliner devant sa danseuse.

se, sollicitant l'honneur etc,—la dame répond :
"Avec plaisir Monsieur"; et elle se lève immédiatement.

Un Monsieur qui accompagne une dame au bal, l'invite la première à la danse, et la laisse libre ensuite, de se choisir un autre cavalier : mais il danse encore avec elle dans le cours de la soirée et voit à ce qu'elle ne soit pas privée du plaisir de s'amuser. C'est lui surtout qui doit la conduire au buffet, et puis, la reconduire chez elle.

Les jeunes filles de la maison doivent tour à tour être invitées à la danse. Si elles sont engagées déjà, elles remercient gentiment : mais les Messieurs leur doivent la politesse d'une invitation.

Quand une dame a refusé une danse, il vaut mieux, pour elle, ne plus danser du tout.

CORRESPONDANCE

Soignez bien votre correspondance ! Les lettres sont le langage des absents ; mais les paroles s'envolent et les écrits restent ! N'écrivez rien que vous soyez en lieu de regretter plus tard. Soignez votre écriture, votre orthographe, et votre style. Le style, c'est l'individu ; rien ne révèle mieux la physionomie intérieure d'une personne, que sa correspondance.

S'il est vrai que l'on doit écrire comme on parle, cela suppose que l'on parle bien ; mais le langage écrit demande encore une attention plus minutieuse.

On écrit des lettres non seulement aux parents et amis, que l'on est empêché d'aller voir, mais on écrit encore à des connaissances, à des étrangers, et à des inconnus.

✕ Les lettres aux supérieurs, aux ecclésiastiques surtout, doivent toujours être empreintes des formules les plus respectueuses. Ces lettres ne portent jamais de post-scriptum, et on se garde bien de charger un supérieur d'aucun message pour une autre personne.

Les lettres aux parents, aux amis intimes, ne semblent avoir d'autres règles que celles que le cœur dicte lui-même; l'affection en fait tous les frais. On peut causer de tout dans ces sortes de lettres; on parle au parent, à l'ami, tout comme si on était en sa présence.

On écrit des lettres de convenances. A l'occasion de la nouvelle année, on envoie ses vœux et souhaits, à toutes les personnes de sa connaissance, à qui l'on devrait une visite, si l'on était plus rapproché d'elles.

On écrit des lettres de félicitations à l'occasion d'événements heureux.

On écrit des lettres de sympathie et de condoléances à l'occasion d'une épreuve ou d'un deuil récent.

Les lettres d'affaires, toujours rédigées en termes polis, sont plutôt brèves; on y traite d'affaires simplement.

✱ On donne aux personnages à qui on écrit leurs titres respectifs tout comme on le ferait en conversation. On écrit Monseigneur, à un évêque; Monsieur le Curé, au curé d'une paroisse; Mon Père ou Révérend Père, à un reli-

gieux. A un prêtre, dont on ignore les titres ou les attributions, on écrit, Monsieur l'Abbé.

A un médecin, on adresse Monsieur le Docteur X. ou encore plus élégamment Le Docteur X.

Dans une lettre semi-officielle, à une dame ou une demoiselle, le mot mis en vedette sera Madame ou Mademoiselle, suivant le cas.

A des connaissances, à qui on ne donne pas le titre d'amie, on écrira, Chère Madame, Chère Mademoiselle; mais jamais, ma chère dame, ma chère demoiselle.

Une femme mariée signe ses lettres de l'initiale de son prénom suivie de son nom.

La simple politesse exige que l'on réponde à toute lettre reçue. Il est cependant deux sortes de lettres, que toute personne digne, doit s'abstenir d'écrire, et auxquelles elle évite de répondre; ce sont les lettres anonymes et les lettres d'injures. Toutes deux dénotent un manque d'éducation absolu, une grossièreté et une bassesse indignes d'un cœur vertueux et chrétien!

× N'écrivez jamais de semblables choses ! S'il vous arrive d'en recevoir, n'y répondez pas. Laissez leurs auteurs jouir en paix du fruit de leurs œuvres !..... Ne vous abaissez pas à discuter avec eux ; ne vous salissez pas les mains à leur écrire ! Que votre silence les confonde !

× Une lettre, qui nous est confiée, doit être cachetée immédiatement, en présence de la personne qui nous la remet. On ne cache pas une lettre de recommandation, qui nous est remise, parce qu'il est entendu qu'on en doit prendre connaissance.

× Il faut avoir soin de toujours affranchir ses lettres.

× On envoie un timbre postal à une personne inconnue de qui on sollicite un renseignement.

× C'est aussi une pensée délicate de joindre un timbre à une lettre adressée à une religieuse, de qui on désire avoir une réponse ; cela, par déférence pour "Dame Pauvreté", avec qui elle est étroitement liée.

× On n'affranchit pas une lettre adressée à un ministre fédéral.

× Pas de formules spéciales pour la terminaison des lettres; il s'agit simplement de témoigner son respect, sa reconnaissance aux supérieurs, aux bienfaiteurs, les assurant de sa soumission, de son dévouement, s'il y a lieu.

Le supérieur assure son inférieur de sa considération distinguée, de sa haute considération.

× Les amis ont mille manières affectueuses et charmantes d'exprimer la délicatesse et la sincérité de leurs sentiments.

CARTES DE VISITES

Les hommes, célibataires ou veufs, adressent les premiers leur carte aux hommes mariés, à cause de la femme de ceux-ci.

Les gens mariés, même âgés, adressent leur carte à une femme, même très jeune, qui vit seule. Celle-ci leur retourne la sienne, parce qu'il y a une dame dans la maison.

Une femme n'adresse jamais de carte de visite à un homme, pas plus qu'elle se dérangerait pour l'aller voir.

Une femme envoie sa carte à un prêtre, le prévient même, les jeunes personnes devançant les personnes âgées.

La carte de visite doit être absolument simple et de dimension raisonnable. On ne met pas d'adresse au bas d'une carte de femme. Sur la carte d'un Monsieur, l'adresse se place à l'angle inférieur de droite.

Les cartes du jour de l'an s'envoient du 25 décembre au 31 janvier.

On joint sa carte à tout cadeau qu'on n'apporte pas soi-même: cette carte sera toute blanche, même si l'on était en deuil.

On envoie sa carte avec ses félicitations à l'occasion d'un événement heureux elle porte de même nos sympathies et nos condoléances aux éprouvés.

Dans la quinzaine qui suit un décès, on envoie sa carte, bordée de noir, à toutes les personnes qui nous ont témoigné de la sympathie ou rendu quelque service, en cette occasion; à ceux qui ont fait des offrandes de messe, de bouquets spirituels ou tributs floraux, etc. Au bas de son nom on écrit une phrase de ce genre: "Sincères remerciements pour sympathies, pour offrande, etc....."

Pour remettre un livre ou un objet emprunté, on l'accompagne de sa carte, avec un mot aimable de remerciement.

Les personnes ayant des titres de nooblesse ne font pas précéder leurs noms des mots Monsieur ou Madame.

Sur ses cartes de visite, une jeune fille fait toujours précéder son nom du mot Mademoiselle. Si elle est fille unique, ou l'aînée de plusieurs soeurs, sa carte portera les mots Mademoiselle Bergevin; les soeurs cadettes, Gertrude et Alice, mettront Mademoiselle G. Bergevin, Mademoiselle A. Bergevin.

Allant en visite, chez des amis; qui sont absents, on dépose à la porte, sa carte de visite, le coin plié à l'angle droit supérieur; cela indique que l'on est venu en personne.

ESCALIERS

Quand un homme et une femme ont à gravir ensemble, un escalier, l'homme doit monter le premier; en descendant, la femme précède son compagnon.

L'escalier étant suffisamment large, si deux personnes s'y trouvent ensemble, on laisse le côté de la rampe à celle qui est supérieure.

On évite de rencontrer quelqu'un dans un escalier. Si une personne descend l'escalier, au moment où vous allez vous y engager, attendez qu'elle ait fini de descendre et montez ensuite.

Si vous êtes dans l'escalier, et qu'une personne, qui vous est supérieure, vienne pour descendre, avant que vous n'ayiez dépassé le milieu de l'escalier, redescendez; laissez-la passer, puis reprenez votre ascension. Si cette rencontre était inévitable, saluez respectueusement, effacez-vous pour lui livrer passage, et abandonnez le côté de la rampe, à cette personne en question.

GANTS

La première utilité des gants est de préserver les mains contre la rigueur du froid; mais il est de coutume de se ganter pour sortir.

Les gants de peau sont les plus usités l'hiver; mais ils sont portés, en tout temps, pour les cérémonies.

Les gants noirs sont toujours de mise; leur distinction s'accommode à tous genres de toilettes. On porte plutôt, cependant, des gants dont la nuance s'harmonise avec celle de la robe.

Les gants de soie sont très habillés; on en porte beaucoup l'été, de même que des gants de fil et de coton.

Les gants blancs, si jolis, ne le sont qu'à la condition d'être réellement blancs; ils sont toujours en vogue avec une toilette de teinte claire.

On met ses gants avant de sortir de la maison et non pas dans la rue.

Dans l'église, il est plus respectueux d'enlever ses gants pendant un office, bien qu'il ne soit pas tout à fait défendu de les garder.

On ne reçoit aucun sacrement, sans enlever ses gants; on les enlève aussi pour être marraine.

On enlève encore ses gants, pour signer un contrat, un acte ou un document quelconque.

Dans un banquet, les dames ne quittent leurs gants, que lorsqu'elles sont à table.

Pour assister à un concert, une représentation, etc., les mains peuvent être nues.

Autrefois, il était de rigueur d'enlever son gant pour donner la main; aujourd'hui, les plus zélés défenseurs de l'étiquette soutiennent qu'ils ne voient pas de vraie faute à le garder. Mais autant que possible, on se conforme à l'usage ancien.

GESTES

Impossible d'être impassible, dit-on. On aurait tort d'y prétendre et de le vouloir; les physionomies de marbre ne sont guère aimables et intéressantes.

Il ne faut être, ni trop guindé, ni avoir de mouvements trop libres. Les gestes doivent être modérés; pas d'exaltation, de gesticulation outrée. Il faut, dès l'enfance, apprendre à réprimer les impressions de colère, de dédain, etc.

Soyez naturels! laissez votre visage épanoui refléter la bonté de votre cœur. On peut, et l'on doit nécessairement, dominer ses impressions, ses émotions, dans une certaine mesure; mais l'expression d'une joie contenue, d'une appréciation réelle, d'une sensibilité émue, qui se traduit par le sourire des lèvres, la flamme du regard, une larme douce et silencieuse, n'est pas un défaut; certains prétendent qu'elle fait partie du charme individuel.

Ce qu'il importe de combattre dans vos gestes, c'est la nervosité et la brusquerie. Ayez des gestes modérés, calmes et doux. Ne parlons pas des allures trop libres, qui ne sauraient convenir à des gens bien élevés.

MOUCHOIR DE POCHE

Quelque de chose de bien indispensable, tout de même, que ce petit carreau de batiste, ou de toile fine, que chacun porte sur soi, et qui s'appelle, un mouchoir de poche! Il sert à débarrasser le nez, à prévenir ou étouffer l'éternuement; on en use le plus discrètement possible.

Mouchons-nous! c'est chose nécessaire; mais faisons-le sans bruit. Mouchons-nous; mais, de grâce! ne reniflons jamais! C'est affreusement grossier!

On ne crache jamais par terre; mais dans son mouchoir. Il faut éviter d'étaler son mouchoir, de l'examiner après s'en être servi.

Il est ridicule et inconvenant d'avoir sans cesse son mouchoir à la main, de jouer avec, de le porter à la ceinture, de s'en faire un éventail, etc. La place du mouchoir de poche est dans la poche d'habit; on ne l'en sort que par nécessité, et on s'empresse de l'y remettre, dès qu'on s'en est servi.

Inutile de dire qu'on ne passe jamais son mouchoir à une autre personne, si peu qu'il soit usagé.

APPELLATIONS

Il serait ridicule d'entendre mari et femme, se désigner, l'un l'autre, par les mots, Monsieur, Madame; ils se nomment de leurs prénoms simplement.

Un mari, parlant de sa femme, ne dit Madame, qu'en s'adressant aux domestiques; aux autres personnes, il dit, ma femme. La femme, de même, dit, en parlant de son mari, mon mari; et non pas Monsieur, si ce n'est en parlant aux domestiques.

Les parents désignent leurs enfants, ma fille, mon fils; ils emploient ma fillette, pour une toute jeune fille; pour les fils, mon garçon, jusqu'à la seizième année.

En parlant de leurs enfants, aux domestiques, ils disent, Monsieur, en y joignant le nom de leur fils. Mademoiselle suffit pour une fille unique; s'il y a plusieurs sœurs, il faut y joindre le nom de celle que l'on veut désigner.

Parlant à un homme, de sa femme, on ne dit pas: comment va votre dame? mais comment va Madame Benoît?

A un jeune homme, parlant de sa mère et de ses sœurs, on dit : Comment va Madame votre mère ? Comment vont Mesdemoiselles vos sœurs ? On ne dit jamais à une femme, Monsieur votre mari.

A une personne d'un certain âge, qui nous est peu connue, on dit Madame pour Mademoiselle à moins que l'on soit parfaitement sûr qu'il faut dire le contraire.

Un jeune homme, parlant de sa mère, à des étrangers, dit ma mère, et non pas maman.

Les mots Monsieur et Madame s'emploient à la première de nos phrases, et de temps en temps dans la suite de la conversation.

Il n'est pas permis de donner de surnom, à qui que ce soit.

Aux dignitaires ecclésiastiques, on dit, au pape : Très Saint Père ; à un délégué papal : Votre Excellence ; à un cardinal : Votre Éminence ; aux archevêques et évêques, aux prélats : Monseigneur ; à un curé de paroisse : Monsieur le Curé ; à un religieux : Mon Père, Révérend Père ou Très révérend Père s'il s'agit d'un su-

périeur. A un prêtre, dont les titres nous sont inconnus, il est toujours convenable de dire, Monsieur l'Abbé.

On évite de donner à nos prêtres le titre de Révérend, à moins qu'il ne soit accompagné de celui de Père, Révérend Père, qui semblent bien faits pour aller ensemble. Dans l'expression Révérend Monsieur, ce que nous réprouvons, c'est sa trop grande analogie avec la désignation de certains ministres protestants.

On ne dit pas, les Messieurs le Curé; mais Messieurs les Curés. On ne dit pas, les Messieurs prêtres; mais Mesieurs les prêtres, comme on dirait Messieurs les avocats, et non les Messieurs avocats.

A la Supérieure d'un couvent, on dit: Révérende Mère, Révérende Sœur, ou Révérende Sœur Supérieure; aux autres Sœurs: ma Mère ou ma Sœur. Les appellations Mère et Sœur sont toutes deux très convenables et polies; tout dépend de l'usage adopté dans chaque congrégation.

On dit, quand j'aurai le plaisir, l'honneur ou le bonheur de vous voir; et non pas, quand j'aurai la chance ou l'avantage.

Un homme dit à une femme, quand j'ai eu l'honneur de vous rencontrer. Une femme dit à un homme, quand j'ai eu le plaisir de vous voir. Les femmes se disent, l'une à l'autre, quand j'ai eu le plaisir de vous voir.

A une dame, beaucoup plus âgée ou de condition tout à fait supérieure, une jeune femme dira, quand j'ai eu l'honneur de vous voir.

Une jeune femme désigne les parents de son mari, des mots, Monsieur et Madame, suivis de leur nom de famille; l'homme observe la même règle vis-à-vis des parents de son épouse.

La situation des enfants, dont le père ou la mère se remarie, est souvent embarrassante. Tout jeunes, ils ne feront aucune difficulté à se servir des mots papa et maman, pour désigner celui ou celle qui en prend la place; dans un âge plus avancé, surtout si le deuil est encore récent, ce serait parfois pénible. Monsieur, Madame, semble un peu froid et distant; alors, laissez-moi vous dire que certains enfants ont su inventer une expression touchante et pleine de délicatesse, toute de respect au souvenir des disparus, et de déférence pour les nouveaux venus, en disant: "ma seconde mère," "mon second père." Je ne l'ai vue, nulle part, dans aucun

manuel, cette expression-là ; je l'ai recueillie des lèvres de mes élèves ; elle m'a été douce à entendre, et je l'ai trouvée belle ! surtout, quand une petite fille de dix ans me dit, en guise d'explications : "Elle est bien bonne, ma seconde mère, je l'aime beaucoup ; mais j'ai connu ma mère moi, et je ne pourrais pas jamais dire "maman", à une autre femme !".....

J'aime ma seconde mère, je veux bien lui obéir, et je ne voudrais pas lui faire de peine ; mais quand je suis seule, et le soir, c'est à l'autre que je pense, à la première, à la vraie !".....

En s'adressant à eux directement, les enfants emploient les mots, père, mère.

TUTOIEMENT

Le tutoiement ne s'emploie qu'entre intimes, et encore faut-il y faire bien des réserves.

L'absence du tutoiement maintient dans les rapports un plus grand respect, sans y être diminutif d'affection; si bien, que l'on dit souvent de personnes qui ne se tutoient pas, "elles se portent respect"; c'est assez significatif, n'est-ce pas?

Ceux qu'on aime, on les porte bien haut dans sa pensée dans son cœur! On les place sur un piédestal très élevé, entourés de vénération; il est donc juste d'employer, en leur parlant, les formules les plus respectueuses.

Mari et femme emploient le tutoiement entre eux; mais on ne tutoie jamais son père et sa mère à moins qu'ils ne l'exigent.

On se tutoie entre frères et sœurs; on le fait aussi d'ordinaire entre camarades de collège, compagnes de pension; et encore, peut-être vaudrait-il mieux s'en abstenir, en prévision de l'avenir.

Il n'est pas d'usage que des fiancés se tutoient, bien que cela puisse se faire quelquefois.

Parvenu à un certain âge, un jeune homme cesse de tutoyer une jeune fille, qui aurait été la compagne de ses jeux, aux jours de son enfance. Ce changement se fait, disait-on autrefois, quand Mademoiselle porte sa première robe longue. Impossible aujourd'hui de se fixer sur ce détail; disons alors vers la dix-septième année. Ce tutoiement ne pourrait être continué, que sur autorisation des parents.

Entre cousins et cousines, tout dépend du degré d'intimité; ainsi, un tout jeune homme se garde bien de tutoyer une cousine d'un certain âge, dont il a toujours vécu éloigné; à moins que cette parente ne l'engage à le faire. Les jeunes filles ne tutoient pas, non plus, leurs cousins plus âgés qu'elles, à moins de raisons spéciales, dont chacun reste juge.

Les études étant terminées, ceux ou celles, qui jusque là, vivaient sur un pied d'égalité, se trouvent dispersés dans le monde, dans des milieux parfois bien différents; c'est alors qu'il faudra bien s'observer à ne pas manquer d'égards! Ayez du tact et de la délicatesse! Soyez

bienveillants, à ceux dont la condition sociale est inférieure à la vôtre; mais ne cherchez pas à vous imposer, à ceux qui sont au-dessus de vous, par une trop grande familiarité.

Il serait inconvenant de tutoyer le camarade d'autrefois, devenu un personnage de marque, non seulement par son rang social, mais encore par la dignité de sa charge ou de sa profession. Jamais on ne doit tutoyer un prêtre ou un religieux, eut-il été son compagnon d'étude ou un ami très intime, son caractère sacerdotal impose un respect que les convenances exigent.

LES BAISERS PERMIS

Le baiser est le témoignage suprême des grandes affections réciproques. En dehors du cercle familial; on ne le donne ou l'accorde, qu'à un très petit nombre d'intimes.

Les baisers permis sont ceux qui méritent d'être chantés devant Dieu!..... ceux surtout, qui s'échangent au sanctuaire de la famille. Baisers des pères et mères..... des enfants..... des frères et sœurs..... des aïeuls..... des tout-petits!.....- Baisers accompagnés de sourires ou de larmes!..... baisers des jours de fête, d'événements heureux..... baisers du jour de l'an..... baisers du revoir..... baisers de réconciliation..... baisers d'adieu..... baisers des mourants!.....

Oncles et tantes échangent assez fréquemment ce témoignage d'affection avec leurs neveux et nièces; entre cousins et cousines, cela devient beaucoup plus distant. Tout dépend, encore une fois, du degré d'intimité; mais il convient d'y mettre une certaine réserve.

Deux dames amies échangent un baiser; les jeunes filles, entre elles, se donnent facilement

un baiser, en se saluant; ce qui est déclaré être "une délicieuse coquetterie!" On ne s'embrasse pas entre simples connaissances.

Une petite fille observatrice, demandait un jour: "Est-ce parce que les Messieurs redoutent le contact des barbes en pousse, qu'on ne les voit jamais s'embrasser, entre eux?"—On lui répondit: Ce n'est pas l'usage.

Il vaut mieux ne pas embrasser les petits enfants, sans en demander la permission aux parents, qui peut-être redoutent ce contact avec les étrangers. On les baise plutôt au front.

Les vieillards seuls, qui jouissent de bien des privilèges, peuvent se permettre de baiser au front une fillette, qui ne dépasse pas sa douzième année.

BAPTÊME

Fort heureusement, en notre pays très chrétien, la coutume, d'accord avec les sentiments religieux, veut que l'enfant soit porté au baptême, le plus tôt possible, après sa naissance.

C'est un honneur de tenir un enfant sur les fonts baptismaux, de l'aider à devenir chrétien : c'est le plus grand service à lui rendre. Aussi, faudrait-il avoir de bien graves raisons pour refuser l'invitation d'être parrain et marraine.

Faire retarder le baptême, de plusieurs jours, parce que, Madame ou Mademoiselle, qui a été priée pour marraine, attend d'avoir une nouvelle toilette, serait d'un non-sens ridicule, un peu grave. Songez que l'âme de l'enfant reste sous l'empire de Satan, tant qu'elle n'a pas été purifiée par les eaux du baptême.

Au jour et à l'heure fixés, le parrain se présente chez la marraine ; tous deux se rendent ensuite chez les parents de l'enfant.

La marraine se rend auprès de la mère, lui offre ses félicitations et ses meilleurs vœux, à l'adresse du nouvel hôte de la famille. Elle est enchantée de voir son filleul—qu'elle trouve toujours joli !.....

Bien que le choix d'un nom à donner à l'enfant soit souvent laissé au parrain et à la marraine, il semble bien pourtant qu'il appartienne aux parents d'exprimer, les premiers, leurs désirs à ce sujet. En tous cas, on se garde bien d'imposer un nom à l'enfant, sans les avoir consultés auparavant. Il faut éviter de donner des noms bizarres, qui ne permettraient même pas à l'enfant d'invoquer un saint patron au ciel.

Pour se rendre à l'église, la dame qui porte l'enfant occupe le fond de la voiture avec le père; le parrain et la marraine occupent le rebours.

Le parrain paie les frais du baptême, sonneries des cloches, etc. En plus, il est d'usage qu'il offre un cadeau à sa commère, à son filleul, et à la mère de l'enfant.

A sa commère, le plus souvent, il enverra "la traditionnelle paire de gants," ou autre article à son choix, accompagné de boîtes ou sacs de bonbons.

Au filleul, il offre soit un couvert d'enfant, un gobelet d'argent, etc. ou encore une somme d'argent assez ronde, s'il est riche et qu'il s'agisse d'une famille pauvre.

A la mère de l'enfant, il envoie des boîtes de bonbons. Ces boîtes ou sacs de dragées, offerts à l'occasion du baptême, peuvent être enjolivés de ruban rose, si c'est un filleul, et de ruban bleu, si l'enfant est une fille.

La marraine n'est tenue qu'au cadeau à son filleul, qui peut aussi être une petite pièce d'argenterie réservée à son usage ou encore, une jolie robe longue, un couvre-pieds de berceau, etc.

Il est d'usage qu'à la naissance d'un premier enfant, si c'est un garçon, la marraine soit la mère du père, et le parrain, le père de la mère; si c'est une fille, cet honneur échoit à la mère de la mère, au père du père.

Le parrain et la marraine prennent ordinairement le souper chez les parents de l'enfant.

Quelques jours après la cérémonie du baptême, le parrain est tenu de faire visite à sa commère. Tous deux doivent une visite à la mère de leur filleul.

FIANÇAILLES

Un jeune homme qui recherche une jeune fille en mariage, commence, tout d'abord, par s'assurer des bons sentiments que celle-ci peut entretenir à son égard. Ayant acquis la certitude d'être agréé, il demande l'autorisation de la jeune fille, de solliciter sa main, auprès de ses parents.

La jeune fille a eu soin de s'assurer que ses parents verront ce projet d'union d'un oeil favorable, afin de ne pas exposer son ami, à un humiliant refus, lorsqu'il se présentera devant eux.

Au jour convenu, le fiancé se rend à la demeure de sa fiancée, en compagnie de son père, pour la demande officielle. La jeune fille fait en sorte de se trouver hors du salon lorsqu'ils sont introduits. Les parents seuls, reçoivent d'abord.

La demande ayant été faite par le père du fiancé, les parents de la jeune fille exposent aimablement les obstacles qu'ils peuvent prévoir à cette union; puis s'ils accordent leur consentement, la jeune fille est alors appelée au salon et consultée à son tour.

La demande ayant été agréée, on précise et détermine les conditions du contrat, et on fixe la date des fiançailles. Celles-ci se font simplement: les deux familles se réunissent chez les parents de la fiancée, pour un grand dîner. Un prêtre vient bénir les fiançailles et la bague d'engagement, que le jeune homme passe au doigt de sa future compagne. Ce dîner de fiançailles doit être très gai; chacun offre des félicitations aux fiancés et forme des vœux pour leur bonheur futur.

Le prêtre qui bénit les fiançailles est sensé recevoir une aumône assez abondante pour ses pauvres.

Pendant les fiançailles, le rôle des fiancés consiste à se montrer de plus en plus aimables, l'un pour l'autre. Ils se voient très souvent, mais n'assistent que rarement aux réunions mondaines, préférant les douceurs de l'intimité au tumulte de la foule.

Le jeune homme, s'il est riche, envoie chaque jour des fleurs à sa fiancée, comme il a eu le soin d'ailleurs de lui envoyer un superbe bouquet de fiançailles, s'il est de condition ordinaire, il enverra, de temps en temps, des fleurs.

L'époque des fiançailles est le temps où les fiancés se voient le plus et se connaissent le moins; chacun s'appliquant de mieux en mieux à cacher les moindres défauts de son caractère. Inutile alors de prolonger le temps des fiançailles dans le but de se mieux connaître.

Une jeune fille, qui est fiancée, évite de sortir avec tout autre homme que son fiancé.

MARIAGE

Les invitations à un mariage s'envoient deux ou trois semaines à l'avance.

Les invités, qu'ils aient accepté ou refusé l'invitation doivent offrir un cadeau la veille du mariage et faire une visite aux nouveaux mariés un peu plus tard. Les cadeaux de nocces sont toujours adressés à la fiancée à moins qu'ils ne viennent d'amis personnels du fiancé.

Pour la cérémonie, la fiancée se rend à l'église, accompagnée de son père, du garçon et de la fille d'honneur; le fiancé est aussi accompagné de son père.

La mariée entre à l'église au bras de son père; il la conduit à son prie-Dieu et prend place à son côté, sur celui de gauche; le marié et son père occupent les prie-Dieu de droite. S'il s'agit d'un grand mariage, des places spéciales ont été réservées, pour les couples d'honneur; si non, ils occupent les premiers banes de la nef, avec les autres invités.

Si le garçon d'honneur et la demoiselle d'honneur étaient, en même temps, les témoins officiels des mariés, ils se placeraient à leurs côtés; la demoiselle d'honneur à la gauche de la mariée, et le garçon d'honneur à la droite du marié.

Si les mariés partent en voyage, et que le repas ne soit pas servi à l'hôtel, c'est généralement, chez les parents de la mariée que se prend le déjeuner de noces. Au retour du voyage, le dîner de cérémonie se donne chez les parents du marié.

Les diners de noces se donnent comme un grand dîner de cérémonie; les places d'honneur sont réservées aux jeunes mariés, l'un près de l'autre.

C'est à la gare, au moment de partir en voyage, que la mariée distribue les fleurs de son bouquet de noces à ses amies.

FUNÉRAILLES

Un parent, un ami intime vient de mourir ! Notre premier devoir est de nous rendre auprès des membres de sa famille, partager leur douleur, leur témoigner notre sympathie et notre affection ! Nous devons nous mettre à leur entière disposition et leur rendre tous les services possibles.

Un proche parent, après s'être entendu avec les membres de la famille, s'occupe de toutes les démarches pénibles, regardant les funérailles et l'enterrement. Une parente ou une amie se charge, de même, d'acheter le deuil des dames de la maison.

Le corps du défunt est exposé dans le salon de la maison, transformé en chapelle ardente. Les membres de la famille se tiennent dans une autre pièce ; seuls, les intimes se rendent auprès d'eux.

Le plus grand silence doit régner dans une maison mortuaire.

Les parents, amis et connaissances s'empres- sent d'envoyer à la demeure du défunt, leurs offrandes de messes, de bouquets spirituels,

tributs floraux et témoignages de sympathie.

La coutume d'envoyer des fleurs est plutôt un témoignage de sympathie offert aux survivants, qu'un hommage rendu au défunt, à qui elles ne sont d'aucune utilité; tandis que les offrandes de messes et les fleurs spirituelles sont toujours profitables à l'âme.

A moins de raisons graves, on doit assister à un enterrement, auquel on a reçu une invitation spéciale. Pour un parent ou un ami, l'accompagnement de la dépouille au cimetière est de rigueur.

Seule, la maladie pourrait, en ces circonstances, faire refuser un service ou une charge quelconque, comme de porter les coins du poêle, etc. On peut refuser un plaisir, mais on remplit ses obligations.

Les crêpes sont remis aux invités, dès que ceux-ci pénètrent dans la maison mortuaire.

La place du médecin de famille dans le cortège funèbre, est immédiatement après la famille, avant tous les autres invités.

Les funérailles sont en rapport avec la situation financière du défunt. S'il existe, à ce sujet, quelques dispositions testamentaires, on a soin de s'y conformer en tous points.

DEUILS

Le deuil extérieur se porte avec beaucoup moins de sévérité, ces dernières années; le deuil de la veuve est le plus long de tous; il dure deux ans.

La première année, elle est enveloppée de noir mat, garni de crêpe; elle porte la longue pleureuse, avec une voilette plus claire devant la figure. Au bout d'un an, elle enlève sa pleureuse et continue de porter une voilette; les derniers six mois, elle porte du noir simple, sans voilette.

Le deuil d'un père ou d'une mère dure près de deux ans; celui d'un frère ou d'une sœur, un an et plus; celui des grands-parents, trois mois de noir simple et trois mois de demi-deuil.

Le deuil des beaux-parents dure un an; la voilette se porte pendant six mois; puis, six mois de noir simple; pour un beau-frère ou un belle-sœur, on porte une voilette les trois premiers mois, et six mois de noir simple.

On ne porte pas le deuil pour les oncles et tantes, les cousins et cousines; mais on évite de porter des couleurs voyantes pendant la première période de ce deuil.

Il serait presque ridicule d'habiller de tout-petits enfants, en noir; les plus grands deuils, pour eux, doivent se porter en blanc; si l'on ne peut se conformer à cet usage, il vaut mieux adopter les teintes de demi-deuil, moins écrasantes que le noir, et qui vont mieux au jeune âge.

Il n'est plus beaucoup d'usage de porter une voilette épaisse, devant la figure; même dans les grands deuils, on la tient relevée au bord du chapeau. Ces voilettes, devant la figure, outre qu'elles sont très fatiguanes, causent à la vue un tort irréparable.

On suspend le deuil pour un mariage; mais on le reprend si tôt après.

Pendant la première période d'un grand deuil, on évite de prendre part aux divertissements mondains, à des réunions bruyantes. On s'abstient de faire du chant et de la musique.

Pour le deuil d'un père et d'une mère, on ferme le piano pendant un an ;—pour le plaisir de faire de la musique—mais les études peuvent être reprises, au bout de deux ou trois mois.

Une personne qui donne des leçons pour vivre, peut reprendre son travail, après quelques semaines.

ŒUVRES DE BIENFAISANCE

Elles sont nombreuses, en notre pays, les associations, les organisations charitables ! Il y en a de toutes sortes ; et chacun s'y prête avec une admirable complaisance. Sous une forme ou sous une autre, elles sont d'un précieux secours, pour le soutien de nos églises, de nos écoles, de nos institutions, et le soulagement de toutes les misères.

On trouve, chez nous, moyen de faire la charité en s'amusant ! Chaque centre, chaque paroisse, a, ce que l'on pourrait appeler à juste titre, "ses clubs de charité." On y donne des amusements variés, et toujours honnêtes ; la modeste contribution qu'on y verse est, aussi toujours, employée au bien.

On y organise des bazars, des banquets magnifiques ; des fêtes champêtres, dont la renommée n'est plus à faire. On y donne des séances dramatiques, musicales, qui sont d'un véritable régal artistique..... On y fait souvent la partie de cartes, suivie d'un joyeux réveillon aussi excellent que délicat..... Puis il ne faut pas ou-

blier les parties de paniers..... et les soirées familiales, etc, etc. Chaque organisation groupe la famille paroissiale, autour de son Pasteur, qui préside en Bon Père, aux saines réjouissances de ses enfants.

Les œuvres paroissiales réclament, de plein droit, le concours et l'encouragement de tout bon paroissien ; c'est à leur succès qu'il faut coopérer, tout d'abord. Si vous mettez votre dévouement à contribution, n'allez pas le refuser ensuite, parce que vous n'auriez pas une place de directeur ou de directrice dans l'organisation, ou autre prétexte du même genre. Seule, la maladie peut vous empêcher de remplir votre engagement.

Quand vous allez solliciter, recueillir des contributions ,exposez simplement le but de votre visite ; faites valoir gentiment les arguments favorables à l'œuvre que vous patronnez, sans importuner les gens d'une manière arrogante.

Sachez remercier avec grâce pour la plus petite chose qui vous est offerte ; si vous essuyez un refus, gardez-vous de paraître froissé, de laisser voir du mécontentement ; retirez-vous discrètement, avec des paroles aimables.

Soyez discrets ! Ne colportez pas d'une maison à l'autre, ce que vous avez vu ou entendu ailleurs.

Si c'est vous, qui recevez la visite des solliciteurs ou solliciteuses, accueillez-les avec politesse, donnez ce que vous pouvez, mais, si peu que ce soit, accompagnez-le toujours d'un bon mot, d'une parole encourageante ; votre offrande se doublera de valeur.

L'harmonie et la bonne entente doivent régner sans cesse entre les membres d'un comité d'organisation. Pas de rivalités, même dans les concours de popularité ; chaque candidate alors cherche à surpasser sa compagne, à collecter une plus forte somme ; c'est une digne émulation. Elles se dévouent pour une cause qui leur est également chère ; l'élection terminée, elles restent ce qu'elles étaient auparavant, de bonnes amies.

Il est très bien d'inviter ses parents et amis éloignés à venir encourager nos organisations locales, mais la politesse exige que ce témoignage d'appréciation et d'encouragement leur soit rendu à l'occasion.

USAGES DIVERS

Il est d'usage, qu'à l'occasion de son mariage, ou de celui de l'un de ses enfants, un propriétaire, un chef de manufacture, de maison de commerce, ou d'une banque, fasse participer ses employés aux réjouissances de la famille. Ceux-ci peuvent être reçus au salon; les ouvriers sont représentés par le plus ancien d'entre eux, à qui il convient de donner une place d'honneur.

Les employés sont heureux en pareille circonstance de se grouper pour féliciter leur chef et lui offrir leurs vœux de bonheur; la parole est au doyen ou au premier gérant qui s'exprime au nom de tous. Un cadeau de valeur est alors offert au nom de tous les employés. Souvent le héros du jour, profitera de l'heureux événement pour consolider les liens, qui unissent patrons et ouvriers, pour leur témoigner son appréciation, en leur accordant une promotion quelconque, ou une augmentation de salaire.

Si c'est un employé qui se marie, il est d'usage que ses compagnons de travail lui fassent fête. Une semaine environ avant la célébration du mariage, ils le convient à un banquet intime, dont il est l'hôte d'honneur. Outre le cadeau personnel, que chacun envoie à la fiancée, ils offrent ce jour-là, un cadeau plus dispendieux, fruit de la contribution générale.

Il y a aussi, les enterrements de vie de garçon ! Funérailles sans crêpes, auxquelles se rendent, sans témoigner de regrets, tous les amis du futur marié.

La jeune fille, dans la quinzaine qui précède son mariage, invite ses amies à venir faire l'examen de son trousseau, et de ses toilettes de future mariée, qui sont toutes exposées dans sa chambre. Il est devenu d'usage courant, que chacune des invitées offre ce jour-là, à la fiancée, une jolie petite pièce de lingerie, de jolies taies d'oreillers, tabliers de fantaise, bonnets de boudoir, serviettes de table, serviettes de bain, dessus de bureau, etc, etc, le choix est plus que varié.

Quelques jours après, parents, amis et connaissances de la fiancée, se réunissent chez elle,

pour une soirée improvisée, chacun a apporté une petite pièce d'aluminium, ustensile de cuisine, devant servir au jeune ménage.

Les cadeaux de noces, de valeur plus conséquente, sont envoyés à la fiancée la veille du mariage.

Les anniversaires de naissance des parents, bienfaiteurs ou amis intimes, sont des dates chères, que l'on aime à célébrer; où le cœur sent le besoin de témoigner son affection et sa reconnaissance.

La fête d'un père, d'une mère, dans la famille, celle d'un Pasteur, du Directeur ou de la Supérieure, dans une institution religieuse, sont toujours l'objet de douces réjouissances. Quand la date de naissance est inconnue des intéressés, ce qui arrive souvent, la fête patronale est alors à solenniser.

On donne souvent des soirées d'anniversaire dans les familles, soit en l'honneur des parents ou des enfants; il arrive parfois, que ces soirées sont des surprises, préparées par des amis du dehors; les invitations sont faites à l'insu des héros de la fête, mais les autres membres de la famille doivent être prévenus à l'a-

vance, puisqu'ils auront à recevoir les invités. On ne présente plus guère d'adresse en ces circonstances, si ce n'est à des personnes que l'on sait être en état d'y répondre convenablement; sans quoi ce serait les mettre dans une situation embarrassante.

Une femme n'a pas à répondre à une adresse qui lui est présentée publiquement. Elle peut dire un mot aimable de remerciement, et demander un Monsieur de ses amis de répondre pour elle.

On célèbre les anniversaires d'ordination sacerdotale, de profession religieuse, de fondation d'établissement, d'érection de diocèse, de paroisse, etc, tout comme ceux des mariages, sous la désignation de "noces."

Il y a des,

"Noces de Bois" après cinq ans.

"Noces de Ferblanc" après dix ans.

"Noces de Cristal" après quinze ans.

"Noces de Porcelaine" après vingt ans.

"Noces d'Argent" après vingt-cinq ans.

"Noces de Perles" après trente ans.

"Noces d'Or" après cinquante ans.

"Noces de Diamant" après soixante ans.

Les noces d'argent, et surtout les noces d'or ou de diamant, sont toujours l'occasion de fêtes marquantes. Si ce sont des anniversaires de mariage, une messe solennelle d'actions de grâces, ramène les jubilaires au pied des autels, entourés de leurs parents et amis; le reste du jour, la fête se continue comme celle d'un mariage avec cette différence, que les charmes du présent sont faits des souvenirs du passé et non des rêves d'avenir. Il y a généralement, grand banquet, présentation d'adresses, de cadeaux, parfois d'une bourse, etc.

Le "Jubilé d'Or" d'une maison d'éducation donne lieu, ordinairement, à des fêtes splendides, qui ramènent de tous les coins du monde, les anciens élèves, à leur "Alma Mater." "Fêtes du Souvenir," où le passé renaît, revit en des jours inoubliables.

Il est d'usage, à la campagne, de sonner la cloche quand le prêtre porte la communion aux malades. A ce signal, chacun se prosterne sur son passage, pour adorer Dieu. Si on se trouve sur la rue, en ce moment, on s'arrête, on s'agenouille, s'il y a possibilité de le faire, et on s'incline avec respect.

LA SAINT JEAN-BAPTISTE

La Saint Jean-Baptiste, (24 juin) fête nationale des Canadiens-français, donne lieu, chaque année, à d'imposantes manifestations religieuses et patriotiques. Partout où il y a un petit groupe de canadiens, on y chante à l'envi, les louanges du grand saint patron, les gloires de la patrie, les nobles vertus des aïeux!

O Canadiens, aimons notre fête! Restons toujours de vrais Canadiens-français, fidèles à "Dieu mon Droit." Conservons nos traditions! Parlons notre langue! Gardons notre foi!

NOËL!

C'est Noël! avec son gai carillon!..... la belle Messe de Minuit..... et le joyeux réveillon!..... puis, sous la cheminée,..... les mignons souliers des tout-petits, que l'Enfant-Dieu remplit, de si jolies choses, pendant leur sommeil!.....

Noël! c'est la fête des petits et grands enfants! Comme ils étaient beaux, "chez nous", les Noël's d'autrefois! où, fervent de la pieuse légende, l'enfant allait, plein de confiance et d'espoir, mettre son petit soulier sous la cheminée, pour recevoir "le présent du petit Jésus!"

Quel empressement, et quel bonheur, au réveil, à contempler ces jouets venus du ciel!..... à lire le billet mystérieux, annonçant que d'autres colis trop lourds ou trop gros, pour être déposés dans le soulier de bébé, se trouvaient suspendus aux branches du majestueux sapin vert, poussé comme par enchantement, à l'intérieur de la maison!..... Que de remerciements sincères au Bon Petit Jésus! et comme on lui promettait d'être bien sage et bien obéissant, jusqu'au prochain Noël!

Malheureusement, aujourd'hui, dans bon nombre de nos familles chrétiennes et canadiennes, entraînées sans doute par le courant anglais ou américain, au mépris de nos belles et nobles traditions, on a laissé

“Santa Claus, vieil allemand de race

Du petit Jésus, prendre la place!”.....

N'est-ce pas indigne?..... Voyez et comparez!..... et dites, si les pieuses coutumes de chez nous, ne valent pas mieux, au cœur de nos enfants, que toutes les transformations d'un froid modernisme?.....

Conservons l'usage antique! Que nos cheminées se décorent de nombreux petits souliers, la veille de Noël, pour y recueillir “des bonheurs du paradis!”

LE JOUR DE L'AN

Le premier jour de l'année est la fête par excellence de la famille canadienne !

Debouts bien avant l'aube, les enfants se sont éveillés, l'un l'autre, ont fait rapidement leur plus belle toilette ; puis, discrètement, se réunissent au salon, pour y attendre, avec une douce anxiété, et dans le plus imposant silence, la venue des parents.

Ceux-ci ne se font pas longtemps attendre. Dès qu'ils apparaissent au seuil de l'appartement, c'est l'instant solennel !..... la famille entière s'agenouille, la mère avec les enfants ; puis la voix émue, parlant au nom de tous, le cadet, timide encore, dit avec un accent respectueux et fervent : "Père, daignerez-vous nous bénir, s'il vous plaît ?..... Et, le père, l'âme attendrie, plus ému lui-même, qu'il ne veut le laisser voir, embrasse du regard ces êtres chers que Dieu lui a confiés ; ses yeux humides de larmes se lèvent vers le ciel, sa main droite forme lentement le signe de la rédemption au-dessus des fronts inclinés, et la voix grave, il dit, d'un

ton où l'on sent que son âme et son cœur passent sur ses lèvres: " Je vous bénis, au nom du Père, et du Fils et du Saint Esprit!"

N'y a-t-il pas quelque chose de sublime dans cette scène si courte, divinement belle, qui vient de se passer dans le sanctuaire de la famille, où aucun profane n'a encore pénétré!..... Et c'est encore une des belles coutumes de "chez nous," tradition ancestrale, à conserver, à garder!

Tant qu'il a le bonheur d'avoir son père et sa mère, l'enfant se fait un devoir de se rendre auprès d'eux, il parcourt de longues distances, pour aller recevoir cette bénédiction du jour de l'an! Retenu au loin, il la demandera par écrit—et cela, à n'importe quel âge de la vie.—Ne reste-t-on pas toujours l'enfant de son père et de sa mère? et leur bénédiction porte bonheur.

C'est le père qui donne la bénédiction; mais quand celui-ci a été rappelé à Dieu, il est d'usage, que les enfants demandent à leur mère, la bénédiction du jour de l'an. Quand les grands-parents demeurent dans la même loca-

lité, c'est une marque de respectueuse déférence de demander aussi leur bénédiction.

Bon nombre de familles ont la pieuse et louable coutume d'aller, au premier de l'an, s'agenouiller aux pieds de leur Pasteur, en sollicitant sa bénédiction.

Parents et enfants, frères et sœurs, se donnent l'affectueux baiser du jour de l'an en échangeant leurs vœux et souhaits de bonheur pour la nouvelle année.

Le jour de l'an est aussi le jour des étrennes! Les enfants, qui sont toujours privilégiés, après avoir reçu à Noël "les présents du Petit Jésus," reçoivent le premier janvier, les cadeaux de leurs parents. La coutume canadienne veut que les cadeaux et souhaits de la saison soient offerts au jour de l'an et non à Noël.

Les visites du jour de l'an sont d'une obligation rigoureuse; on ne peut s'en dispenser sous aucun autre prétexte, que celui de la maladie. Ces visites sont très courtes, parce que chacun en a beaucoup à faire.

Une femme n'a pas à exprimer ses souhaits de bonne année à un homme; elle se contente de remercier simplement quand celui-lui offre les siens.

Une femme peut toujours offrir des vœux de bonne année à un prêtre parce que celui-ci lui est supérieur.

CADEAUX

Les petits cadeaux entretiennent l'amitié ! N'est-ce pas qu'il fait toujours plaisir d'en recevoir ?..... et, plaisir d'autant plus grand, qu'il était inattendu. Son mérite consiste pour beaucoup, dans la surprise qu'il cause, dans la manière dont il est offert. On l'apprécie davantage parce qu'il nous rappelle, la bonté, la bienveillance, l'affection, d'un parent, d'un bienfaiteur ou d'un ami ; tant il est vrai " que du cœur qui donne, tout cadeau prend sa valeur."

Un cadeau prend encore de la valeur, s'il est accompagné de paroles aimables, arrangé avec art et présenté avec grâce.

En offrant un cadeau il faut tenir compte de l'âge, des goûts et de la situation du destinataire. On peut consulter, à ce sujet, une personne de son entourage, sur ce qui pourrait lui être utile ou agréable.

La veille d'un anniversaire, celle de Noël, du jour de l'an, de Pâques, le jour d'un dé-

part, le commencement d'une saison, sont des époques favorables pour l'envoi d'un cadeau.

On doit toujours témoigner de sa satisfaction, du plaisir que l'on éprouve, comme de sa reconnaissance pour tout cadeau reçu. Inutile de dire, qu'il faut cacher son dépit, si le cadeau n'est pas du genre de celui qu'on attendait. Il serait indélicat de faire allusion à la valeur du cadeau offert ou reçu.

Une femme ne fait jamais de cadeau à un homme.

Une jeune fille n'accepte jamais de cadeau de valeur d'aucun homme, autre que son fiancé ou son proche parent.

Une femme ou une jeune fille peut certainement offrir un cadeau à un prêtre, même jeune, en témoignage de reconnaissance. Un article de bureau, un beau volume de choix, article religieux, etc, mais un ouvrage fait de ses mains, coussin, tapis, broderie, sera toujours présentable; de même que, de fines pièces de lingerie, destinées au culte, offrent une large et belle variété de ces cadeaux.

Une jeune fille ne doit pas offrir de cadeau particulier à son professeur, surtout si celui-ci est encore jeune et célibataire; il vaut

mieux qu'elle se joigne à ses compagnes et qu'elles agissent en groupe.

Si une personne vous a rendu un service assez considérable, sans vouloir accepter de rétribution, vous trouverez une excellente occasion de vous acquitter, au renouvellement de l'année, par l'envoi d'un cadeau approprié à la condition de cette personne.

Si vous recevez un cadeau inattendu remerciez aimablement; mais n'allez pas le rendre de suite, sans à propos. Saisissez plutôt la prochaine occasion de faire aussi une agréable surprise.

On est tenu d'offrir un cadeau à la fiancée, la veille de son mariage, quand on a reçu une invitation d'assister à la cérémonie nuptiale, ou à la réception qui suit le mariage, même si on était dans l'impossibilité d'accepter cette invitation.

Si vous offrez un cadeau acheté dans un magasin, ayez soin d'en enlever le prix.

Quand le cadeau est apporté par le donateur lui-même, on s'empresse de le déballer, de le regarder; on témoigne sa reconnaissance pour cette délicate attention, et la joie que nous donne ce présent nouveau.

FLEURS ET FRUITS

Les fleurs sont le sourire du Bon Dieu, dit le poète ! c'est pourquoi, elles sont si belles à voir, et leur parfum si doux à respirer !

Toutes les femmes aiment les fleurs, et il leur fait toujours plaisir d'en recevoir. C'est aussi un des hommages les plus délicats à leur offrir.

On achète rarement des fleurs pour soi-même, mais on en offre souvent à ceux qu'on aime. On offre des fleurs, à l'occasion d'un événement heureux, avec des félicitations ; on en présente à de hauts dignitaires, qui nous honorent de leur visite ; on en présente à un supérieur en diverses circonstances, à sa fête, etc.

On envoie des fleurs, aux personnes malades. Ces aimables visiteuses, discrètes et silencieuses, près d'un lit de souffrances, redissent le souvenir sympathique et fidèle de l'amitié.

On envoie des fleurs, à une jeune mère, à l'occasion de la naissance de son enfant.

Le jeune homme, selon que ses moyens le lui permettent, envoie souvent des fleurs à sa fiancée. Il lui doit de rigueur le bouquet de fiançailles et le bouquet de noces.

On offre des fleurs pour la graduation des élèves dans une école, celle des garde-malades dans un hôpital, etc.

On envoie des fleurs à l'occasion du décès d'une personne chère.

Le jour de la Fête des Mères on envoie des fleurs à ses amies. Si leur mère est vivante, ces fleurs seront de couleur rose, si elle est morte, on envoie des fleurs blanches.

On offre surtout des fleurs pour orner les autels.

Les fleurs s'envoient ou se présentent de diverses manières. On les présente le plus souvent en gerbes ou coquettement arrangées dans un joli panier enrubanné.

On offre non-seulement des fleurs coupées, mais aussi des plantes, qui ont l'avantage de durer plus longtemps.

Les fleurs expriment de bien délicate façon les sentiments du cœur; aussi, a-t-on soin de les choisir d'après leur valeur significative.

On joint toujours sa carte à un envoi de fleurs, comme à tout autre cadeau.

Les fruits peuvent s'envoyer à une femme, dans les mêmes occasions que les fleurs. Fleurs et fruits, bien qu'ils coûtent parfois fort cher, sont, avec les bonbons, ce qu'on appelle des cadeaux sans valeur conséquente; parce qu'ils se détruisent sans laisser de traces. Ils sont donc d'un genre toujours agréable à recevoir, et qu'il est toujours permis d'accepter. Il y a mille manières élégantes de les ranger dans la corbeille ou le panier, garni de fleurs, enjolivé de noeuds délicats de beau ruban. Ces petits arrangements coquets et raffinés sont toujours plaisants à l'œil et au cœur; ils témoignent l'attention, le soin qui a été mis à procurer ce plaisir.

RECONNAISSANCE

La reconnaissance est la mémoire du cœur. C'est l'intelligente appréciation de la bonté, du dévouement des autres! C'est le souvenir du bienfait reçu; c'est le merci, cri spontané de l'âme et du cœur!

Elle est, dit-on, le son doux que rend une âme juste, sous la pression du bien! Toutes les belles et grandes âmes, tous les cœurs vertueux et bons, sont reconnaissants! Ils savent apprécier, reconnaître, et se souvenir.

Soyez reconnaissants! L'ingratitude est indigne d'un chrétien! Que votre reconnaissance soit profonde, sincère et durable! N'oubliez jamais le bien qui vous a été fait!

Les témoignages de reconnaissance sont multiples et variés; l'affection, la délicatesse, le savoir s'ingénient à leur donner les formes les plus diverses.

Ayez le culte du souvenir! Honorez vos bienfaiteurs! Prouvez-leur la sincérité de votre gratitude, par la fidélité de votre attachement et par votre dévouement constant et désintéressé.

HALLOWEEN!

Ce seul mot semble indiquer une violation de domicile, une présence étrangère chez nous! Eh bien! oui, ce fut peut-être un peu toujours, si vous voulez, le défaut de notre pays d'être trop hospitalier: ce qui fait que nous avons beaucoup d'importés chez nous; et nous savons que la grande partie de ceux qui nous sont venus depuis une douzaine d'années, n'ont guère rehaussé la mentalité et la moralité du pays!.....

C'est donc aussi une importée que cette coutume moderne qui trouve de nombreux adeptes, et qui veut que le soir précédant la Toussaint soit une soirée de mascarades et de réjouissances tapageuses.

Non, cette coutume n'est pas canadienne, et diffère de beaucoup avec les usages de notre pays: car "chez nous," la veille et le jour de la Toussaint, ainsi que celui des morts, sont des jours de prière, consacrés au souvenir de nos chers défunts.

LA SAINTE CATHERINE

Il est d'usage en Canada de solenniser le 25 novembre, la fête de Sainte Catherine.

Sainte Catherine est la patronne des philosophes, et aussi, dit-on, des personnes de son sexe, qui auraient agi philosophiquement en ne se mariant pas! Quoiqu'il en soit de cette dernière assertion, nous fêtons joyeusement 'la Ste Catherine', dans nos maisons d'éducation, et dans nos familles.

La coutume veut que l'on fasse de la tire, ce jour-là, et nos ménagères canadiennes ont le secret de la si bien faire que tout le monde aime "les douceurs de la Ste Catherine."

LA SAINTE CÉCILE

Sainte Cécile est la patronne des musiciens !
Sa fête tombe le 22 novembre, et est toujours
célébrée avec une grande pompe, par tous les
fervents de l'art et de l'harmonie.

MASCARADES

Que dirons-nous des mascarades? Empruntons le langage d'un Père de l'Église, qui dit, en parlant des bals masqués: "Les sortes de déguisements, qui servent à confondre les âges et les sexes, sont condamnables, et doivent être réprouvés par tous les gens honnêtes."

Cela ne s'adresse évidemment pas aux travestissements honnêtes et drolatiques, revêtus par nos bons vieux grand-pères, au jour du mardi-gras et de la mi-carême! Cette coutume cependant, est tombée en désuétude presque partout, et on ne voit plus guère, ces jours-là, que de tout jeunes enfants parader dans les rues, ou visiter leurs amis, sous un costume "de circonstance."

NATIONALITÉ

La patrie est la famille nationale! On l'aime, comme un enfant aime sa mère; ou la préfère à toute autre!

On ne choisit ni sa famille, ni sa nationalité; la douce Providence, généreuse et maternelle, s'est chargée de ce soin.

L'enfant est à la fois, l'espoir de la famille et l'espoir de la patrie!

Il est l'espoir de la famille! C'est lui, l'héritier d'un noble nom, d'un blason glorieux et sans tache; le successeur des preux vaillants, à l'âme virile et forte, au cœur chrétien; le fier descendant des aïeuls, qui ont lutté et peiné, pour que leurs petits enfants aient la vie plus douce; pour leur assurer une existence heureuse, au grand soleil de la liberté, en possession de leurs droits conservés!

On l'élève avec soin cet enfant. Il faut qu'il soit digne de ses pères, qu'il fasse honneur au nom qu'il porte; et qu'il ait "l'esprit de famille!"

Nous sommes ainsi, comme enfants de la patrie! Nos sentiments et nos devoirs, à l'égard de la famille nationale doivent être ceux d'un enfant bien né, envers ses parents! Elle a droit à un amour de préférence, qui se témoigne par un grand respect de ses traditions, la fidèle pratique de ses coutumes, un dévouement généreux à tous les intérêts qui lui sont chers, une énergique défense de ses droits opprimés et un attachement inébranlable!

L'esprit de la famille nationale s'appelle le patriotisme! Les sujets d'une même nation ont tous, comme frères et sœurs, quelques traits de ressemblance, "un petit air de famille," même communion de sentiments et d'aspirations, mêmes expressions de langage!

Canadiens-français, que l'exemple des aïeux nous soutienne! Soyons les dignes enfants de "la race fière", qui sut toujours lutter, jusqu'au mépris de la mort, pour la conservation de la langue et de la foi! Aimons à relire l'histoire de notre beau pays! et nous verrons, que nous n'avons absolument rien à envier aux autres; et que, sans nous enorgueillir, nous pouvons proclamer hautement l'honneur et la grandeur de notre nationalité.

PARLONS FRANÇAIS

Notre langue nationale est un doux présent des cieux, que nous devons conserver soigneusement, dans toute son intègre et fraîche beauté! Donnons-lui toujours la place d'honneur, celle qui lui appartient ; mieux que toute autre, elle sait exprimer les grandes et belles pensées, les nobles sentiments de l'âme et du cœur!

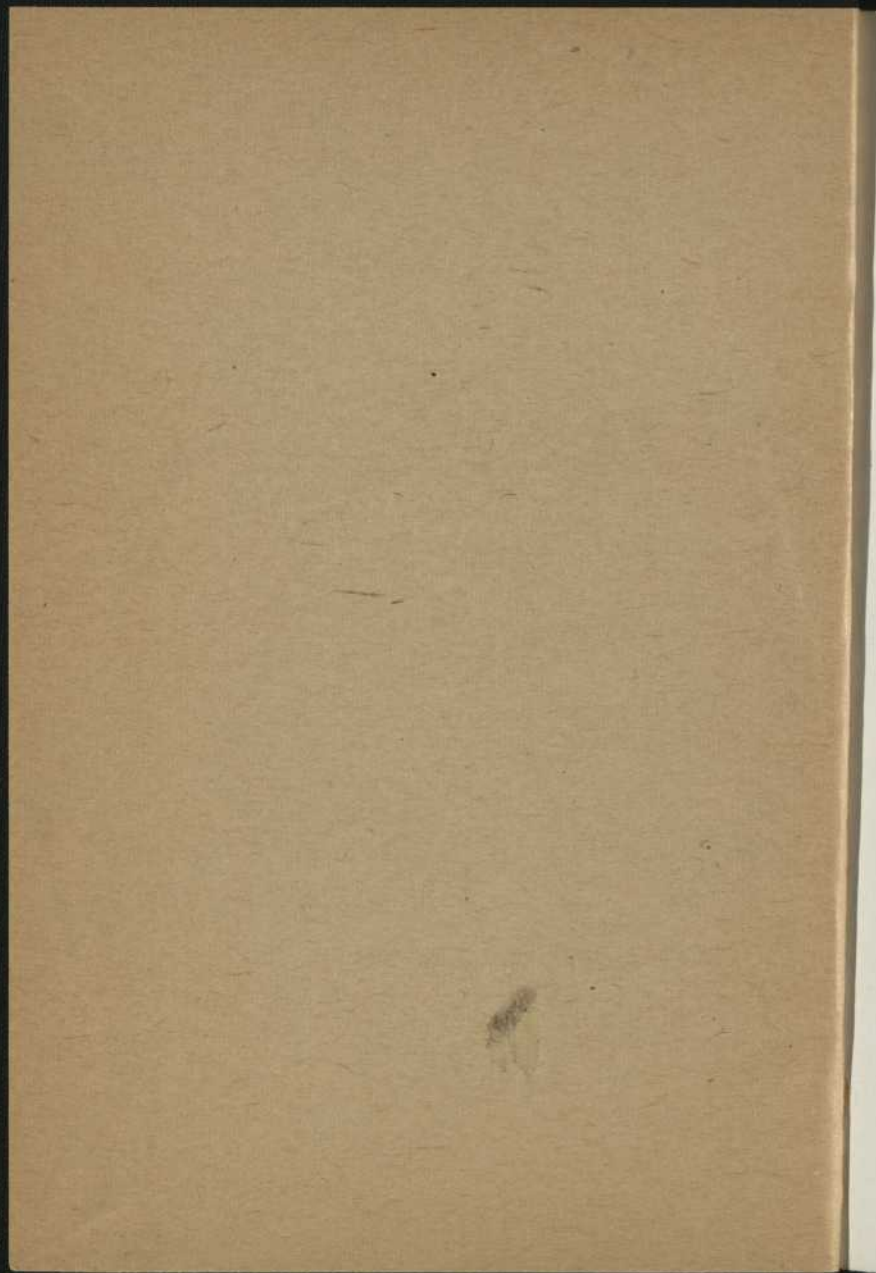
“Ce que l'on pardonne le moins, à une personne, destinée à vivre dans un certain monde, dit l'auteur du “Bonheur pour Tous”, c'est l'ignorance de sa langue!”

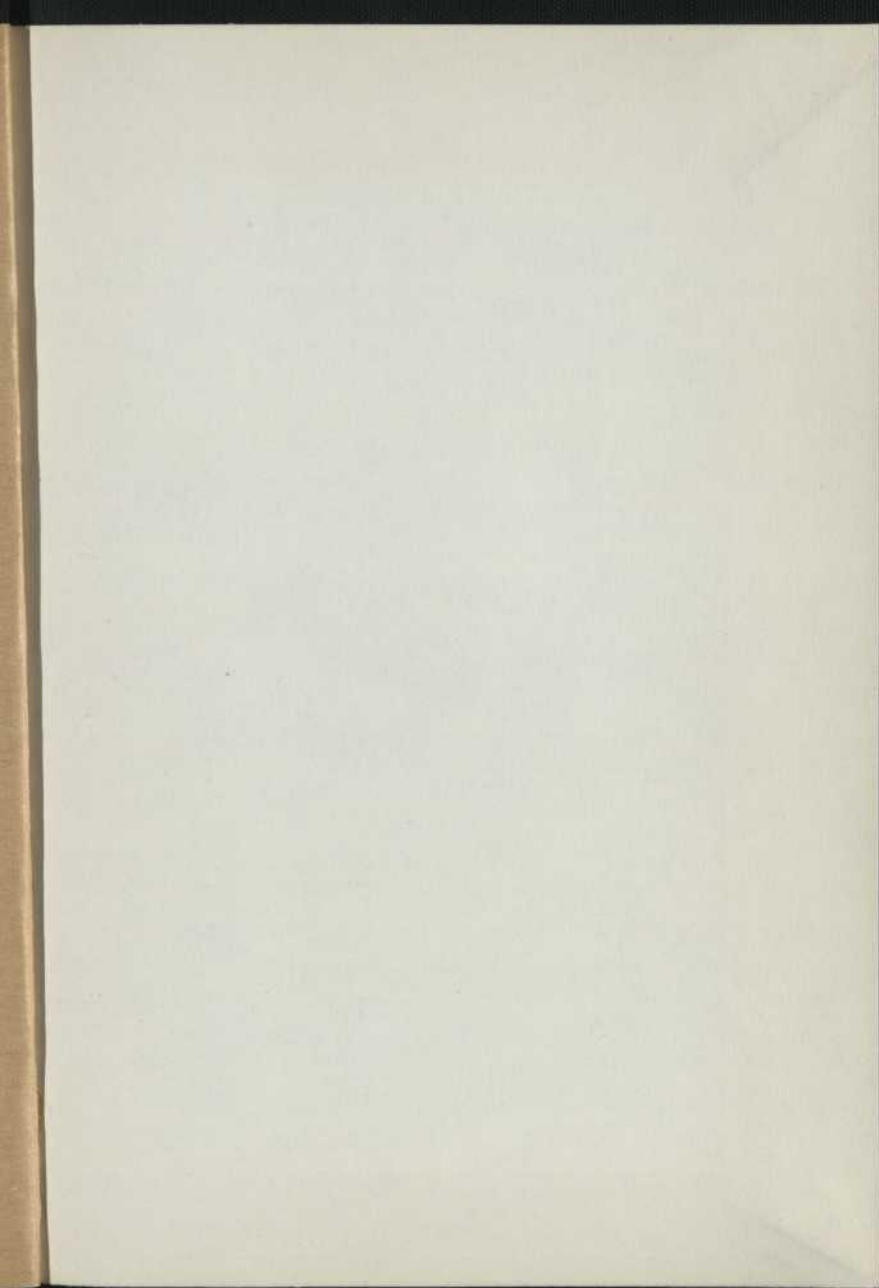
Parlons bien! Parlons correctement notre belle langue française! N'oublions pas que “chez nous, elle est gardienne de la foi!” Oui, faisons nous un point d'honneur de parler la douce langue maternelle; un devoir de conscience, de revendiquer ses droits de conservation pour les générations à venir!

Ne vous semble-t-il pas, vous aussi, entendre parfois des gémissements d'outre-tombe?..... sanglots d'autres Rachel, pleurant le sort malheureux de leurs fils!..... Comprenez-vous, l'ap-

pel déchirant, de cette plainte amère?..... "Oh !
par pitié!..... n'arrachez pas, la langue de nos
petits enfants!".....

Le cœur pourrait-il rester insensible à de
tels accents, proférés par la voix suppliante des
mères?..... Oh non! Nous nous dévouerons,
nous enseignerons le français, pour que les pe-
tits enfants "gardent la langue," et que, même
d'ici-bas, ils puissent parler à leurs mamans,
qui sont au paradis.





BNQ



000 507 385